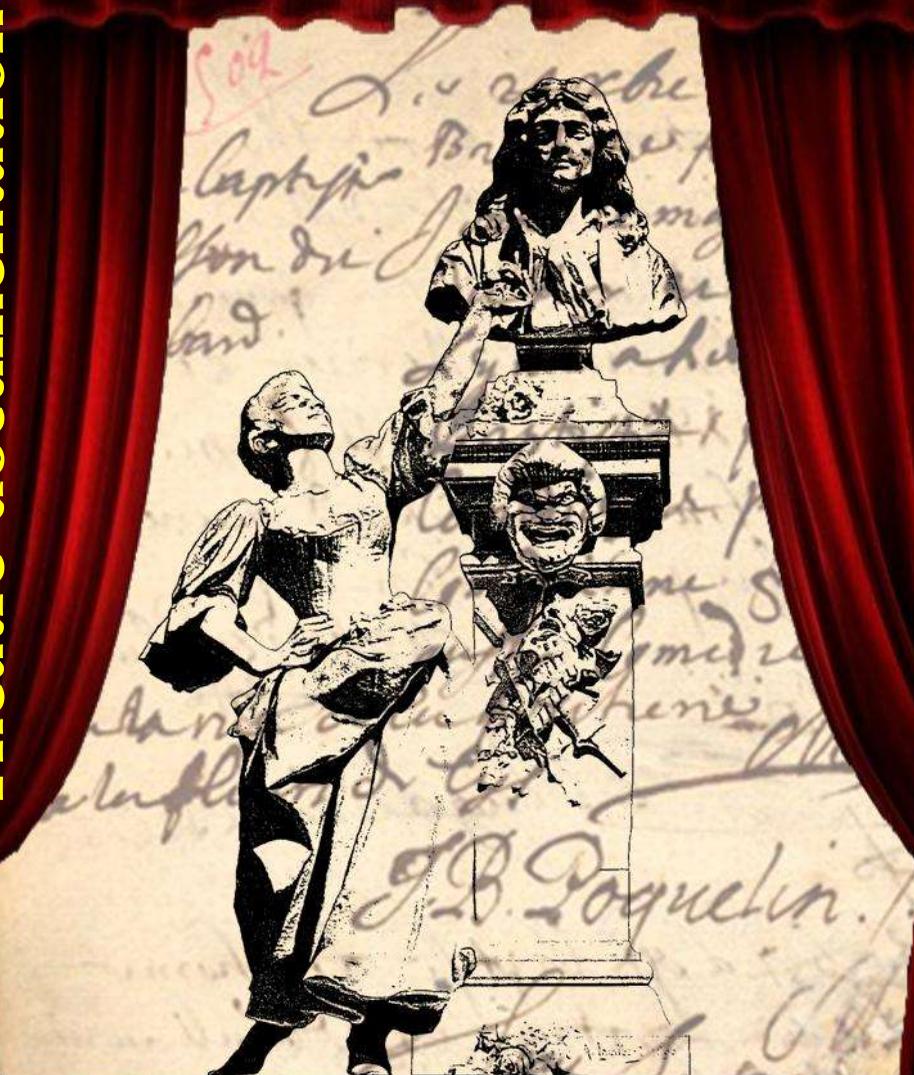


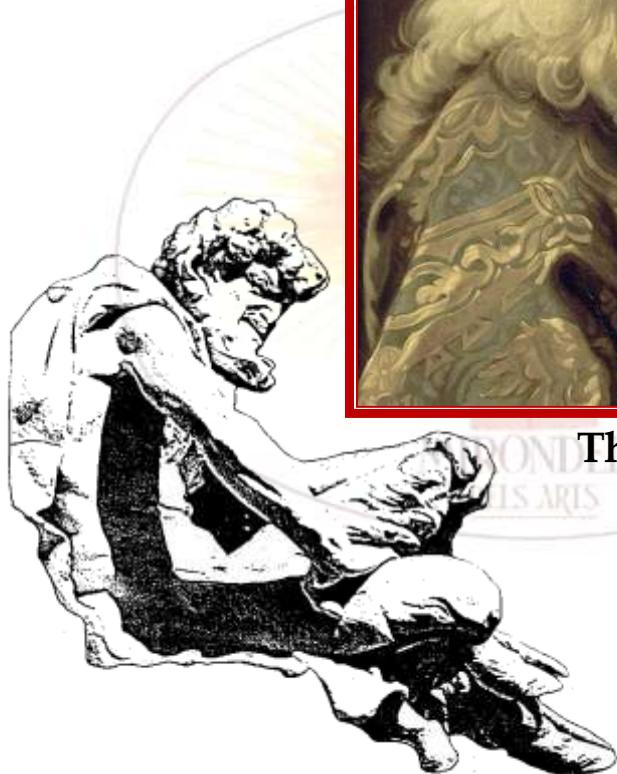


Thomas CORNEILLE

Théâtre-documentation



Le Galant doublé



Thomas CORNEILLE

1625-1709

Le Galant doublé



LE GALANT DOUBLÉ

Comédie en cinq actes et en vers.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1659.

Personnages

DOM DIÈGUE, *Père de Léonor*

DOM FERNAND DE SOLIS, *Amant de Léonor*

DOM JUAN DE TORRÈS, *Ami de Dom Fernand*

LÉONOR, *Fille de Dom Diègue*

ISABELLE, *Amie de Léonor*

BÉATRIX, *Suivante d'Isabelle*

JACINTE, *Suivante de Léonor*

UN EXEMPT

GUZMAN, *Valet de Dom Fernand*

La scène est à Madrid.



MIRONDELA
DELS ARTS

ACTE I



Scène première

DOM FERNAND, GUZMAN

Ah, Gusman !

DOM FERNAND.

GUZMAN.

Ah, Monsieur !

DOM FERNAND.

Je te vois à Madrid.

GUZMAN.

Ce voyage longtemps m'a chagriné l'esprit,
Et j'avais belle peur de ne le pouvoir faire.

DOM FERNAND.

Quoi, Guzman, tu doutais du crédit de mon Père ?

GUZMAN.

Je ne doutais de rien, mais dans la vérité
Dom César était mort, et j'étais arrêté.

DOM FERNAND.

Pour huit jours de prison tu t'en dus croire quitte.

GUZMAN.

La prison est toujours un malencontreux gîte,
Et m'y voyant entré, je m'étais attendu

THOMAS CORNEILLE

À n'en sortir jamais que pour être pendu,
Dans ces occasions, pour chétif qu'il puisse être,
Un valet quelquefois peut payer pour son Maître.
Comme après le coup fait vous étiez évadé,
On n'accusait que moi d'avoir homicidé.
J'étais là fortement demeuré pour les gages.

DOM FERNAND.

Enfin ?

GUZMAN.

Enfin l'argent a de grands avantages,
Et c'est par sa vertu qu'on est tombé d'accord,
Que sans nuire aux Vivants, le Mort resterait mort ;
Mais depuis plus d'un mois que parti de Séville,
Vous avez ici dû prendre en propre une Fille,
Tout étant entre vous par lettres concerté,
Puis-je vous demander où vous avez été ?

DOM FERNAND.

Ici. Pourquoi douter d'une chose si claire ?

GUZMAN.

Pour vous avoir en vain cherché chez le Beau-père.

DOM FERNAND.

Chez Dom Diègue ?

GUZMAN.

Oui, Monsieur.

DOM FERNAND.

Ah, Guzman, qu'as-tu

fait ?

GUZMAN.

Ma foi, c'est un brave homme, et j'en suis satisfait ;
La station est douce, on y boit d'importance.

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

Il m'attend comme Gendre ?

GUZMAN.

Avec impatience,

Et trouve tout en vous tellement à son gré,

Qu'il voudrait dès demain vous avoir engendré.

Votre retardement le tient bien en cervelle.

DOM FERNAND.

Par toi de mon départ il a su la nouvelle.

GUZMAN.

Il sait jusqu'au sujet qui vous l'a fait hâter.

DOM FERNAND.

Sa Fille, tu l'as vue, il n'en faut point douter ?

GUZMAN.

Arrivé d'hier au soir, je n'ai vu que le Père,

Et ne sachant sans vous que résoudre ni faire,

Sorti sans en rien dire avant qu'il fut levé,

J'ai voulu voir la ville, et je vous ai trouvé.

Mais de grâce, Monsieur, quelle rare aventure

Vous fait fuir le Beau-père et l'Épouse future ?

Vous sentez-vous impropre au matrimonium ?

DOM FERNAND.

Guzman, je laisse agir mon inclination,

Et si de doux objets ont tenté ma franchise...

GUZMAN.

Prenez garde, Monsieur, à cette marchandise.

L'air de Cour rabat bien du haut prix qui s'y met,

On ne la livre pas telle qu'on l'y promet,

Et beaucoup attrapés par un maintien modeste,

Pensent prendre en plein drap, qui n'achètent qu'un reste.

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

Non, non, mon cœur n'est point novice dans ce choix,
Et pour deux aujourd'hui brûle tout à la fois.

GUZMAN.

Autres que Léonor votre Épouse !

DOM FERNAND.

Autres qu'elle.

On me la fait aimable, on me dit qu'elle est belle ;
Mais son Père et le mien en ont en vain ma foi,
Ils choisissaient pour eux, je veux choisir pour moi.

GUZMAN.

Bon, mais puisqu'à la fois deux ont l'air de vous plaire,
Et que la confrérie est un mal nécessaire,
Prenez-les toutes deux en qualité d'Époux,
L'une pour vos amis, l'autre sera pour vous.

DOM FERNAND.

Au lieu de badiner, écoute. La poursuite
Dont pour César tué l'appréhendais la suite,
Ayant hâté d'un mois mon voyage à la Cour,
Me fit perdre d'abord tout souci de l'amour.
Ainsi jusqu'au succès que j'en devais attendre,
J'oubliai qu'à Madrid je venais comme Gendre,
Et sans que chez Dom Diègue aucun l'ait pu savoir,
Dom Juan est celui qui m'a su recevoir.
Me logeant, il ne fait que me rendre en sa Ville
Ce que tu sais chez nous qu'il reçut à Séville,
Et j'ai l'heur qu'à Madrid n'étant jamais venu,
Il est le seul encor de qui j'y sois connu.

GUZMAN.

Vous l'êtes du Beau-père.

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

Il a mauvaise vue,

Je l'ai déjà deux fois rencontré par la rue,
Mais comme j'y prends garde, et qu'il me croit fort loin,
Cet embarras à fuir me donne peu de soin.
Cependant, Dom Juan m'a fait voir une Dame,
Pour qui mon cœur soudain s'est senti tout de flamme.
Jamais des traits plus vifs, jamais des yeux plus doux,
N'avaient porté sur lui de si dangereux coups.
L'air galant, enjoué...

GUZMAN.

Son nom est.

DOM FERNAND.

Isabelle.

GUZMAN.

Et vous avez sans doute un libre accès chez elle ?

DOM FERNAND.

Jusque-là que tantôt encor elle m'attend.

GUZMAN.

Elle vous aime ?

DOM FERNAND.

Assez pour en être content,

Et comme elle a du bien, et dépend d'elle-même,
Je l'aimerais autant peut-être qu'elle m'aime,
Si par un autre amour cet amour traversé
Pouvait continuer comme il a commencé.

GUZMAN.

Avouez à peu près que mon goût est le vôtre,
Tâter un peu de tout, hier l'une, aujourd'hui l'autre.
Cet amour est d'un genre assez adultérin.

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

Non, ces deux Objets seuls ont droit sur mon destin,
Et toute autre beauté toucherait peu mon âme.

GUZMAN.

Quelle est cette seconde encor qui vous enflamme ?

DOM FERNAND.

J'en ignore le nom comme la qualité.

GUZMAN.

Vous l'aimez seulement par curiosité ?

DOM FERNAND.

Ce commerce où mon cœur va plus loin qu'il ne pense,
Est fondé de sa part sur la reconnaissance,
Aux lieux de promenade elle vient chaque jour
Recevoir les serments d'un réciproque amour,
Mais sans se découvrir.

GUZMAN.

Monsieur, c'est une gueuse

Qui gagne ses habits au métier de coureuse,
Et qui poussant le leurre autant qu'elle pourra,
Se titrera Marquise, et vous attrapera.

DOM FERNAND.

À la voir seulement tu jugerais mieux d'elle.
De tout ce qu'elle fait la grâce est naturelle,
Le port noble et touchant, rien de bas, d'affecté,
Un certain air modeste et plein de liberté,
Je ne sais quoi de doux, l'entretien agréable,
L'esprit vif, délicat, perçant...

GUZMAN.

C'est là le diable.

Ces gueuses pour piller la dupe qui leur rit,

LE GALANT DOUBLÉ

Monsieur, vendant le corps, achètent de l'esprit.

DOM FERNAND.

Pour m'y voir attrapé je m'y sais trop connaître,
Et ce que tant d'appas dans mon cœur ont fait naître
Pourrait pour celle-ci gagner enfin ma voix,
Si sa famille sue autorisait mon choix.

Au plus parfait amour je sens mon âme prête,
Mais j'ignore qui j'aime, et c'est ce qui m'arrête.

GUZMAN.

La fourbe est bien en règne, et s'en sauve qui peut.



Scène II

DOM FERNAND, JACINTE, GUZMAN

St.

JACINTE, *ayant la coiffe abattue.*

GUZMAN.

St. Bon jour. Monsieur, est-ce à vous qu'on en veut,
Ou si c'est moi déjà que la Donzelle tente ?

Voyez.

DOM FERNAND.

À l'inconnue elle sert de suivante,
Tais-toi. Qu'heureusement je te rencontre ici ?
Enfin...

JACINTE.

Heureusement je vous rencontre aussi.
À la Poste où pour nous vous laissez votre adresse,
Je portais ce billet.

DOM FERNAND.

De qui ?

JACINTE.

De ma Maîtresse.

Lisez-le, Dom Fernand.

LE GALANT DOUBLÉ

GUZMAN, à *Jacinte* tandis que *Dom Fernand* lit.

Ma chère...

JACINTE.

Assurément.

GUZMAN.

Si le cœur t'en disait, je suis sans compliment.
Ces détours, ces douceurs, dont un galant s'enivre,
Autant de bien perdu pour ceux qui savent vivre.
Sans tant verbaliser l'amour veut de l'effet,
J'en ai toujours de prêt, si tu m'aimes, c'est fait.

JACINTE.

Tu serais pris au mot, si tu n'y prends bien garde.

GUZMAN.

Ma foi, dans ce marché c'est moi seul qui hasarde.
Tu vois clair en m'aimant si nous en disputons,
Mais je suis obligé de t'aimer à tâtons ;
Avec ton nez bridé de ta coiffe importune,
Ta ténébrosité m'en pourrait bailler d'une,
Et ton minois, de cœurs modestement filou,
S'il n'est quelque peu singe, est peut-être hibou.

JACINTE.

Il te les faut choisir.

DOM FERNAND, *après avoir lu.*

Ta Maîtresse m'oblige,

Et ne peut me donner d'avis que je néglige.
Mais ne puis-je savoir où tu me dois mener ?

JACINTE.

Ne vous préparez point à me questionner.
Tantôt au lieu marqué prenez soin de vous rendre,
Suivant votre billet je vous y viendrai prendre,

THOMAS CORNEILLE

N'attendez rien de plus.

DOM FERNAND.

Ôte-moi de souci,

De grâce...

JACINTE.

Voulez-vous qu'on me surprenne ici ?

Si quelqu'un m'y connaît, ma Maîtresse est perdue.

DOM FERNAND.

Mais fais-la-moi connaître.

JACINTE.

Enfin vous l'avez vue ?

DOM FERNAND.

Oui, je sais bien qu'en elle éclatent mille appas.

JACINTE.

En êtes-vous content ?

DOM FERNAND.

Qui ne le serait pas ?

JACINTE.

Jugez par là du reste, et lui soyez fidèle.

DOM FERNAND.

Au moins dis-moi son rang.

JACINTE.

Tout est égal en elle,

La beauté, l'air, l'esprit, la qualité, le bien.

GUZMAN.

C'est-à-dire, Monsieur, que le tout n'y vaut rien.

DOM FERNAND.

Maraud...

GUZMAN.

Vous la croyez à son apprentissage ?

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

Mais pourquoi se cacher ?

JACINTE.

C'est qu'elle est bonne et sage,

Et que l'on voit la fourbe un don si cavalier,

Qu'il faut vous bien connaître avant que de s'y fier.

DOM FERNAND.

Non, si ma passion ne va jusqu'à l'extrême,

Si mon cœur n'est atteint...

JACINTE.

Chacun en dit de même

Pour faire croire un feu qu'ils affectent souvent,

Tous ont le même style, et la plupart, du vent.

DOM FERNAND.

Mais ta Maîtresse enfin, ou qui qu'elle puisse être,

Se trouvera forcée à se faire connaître ;

Il en faudra venir à l'aveu que j'attends.

JACINTE.

Vous saurez le secret quand il en sera temps,

Et prétendez en vain me voir changer de note,

Je tiens bien le tacet.

GUZMAN.

La peste soit la sottie.

Quel que fût le secret qu'on m'eût pu confier

Je le dirais soudain de peur de l'oublier.

DOM FERNAND.

Tu n'oses donc encor m'éclaircir l'aventure ?

GUZMAN.

Elle est faite, Monsieur, en dépit de Nature,

Et le Ciel se trompant sans doute à la façon,

THOMAS CORNEILLE

Dans un moule de Fille a cru faire un Poisson.

JACINTE.

Adieu, brave causeur.

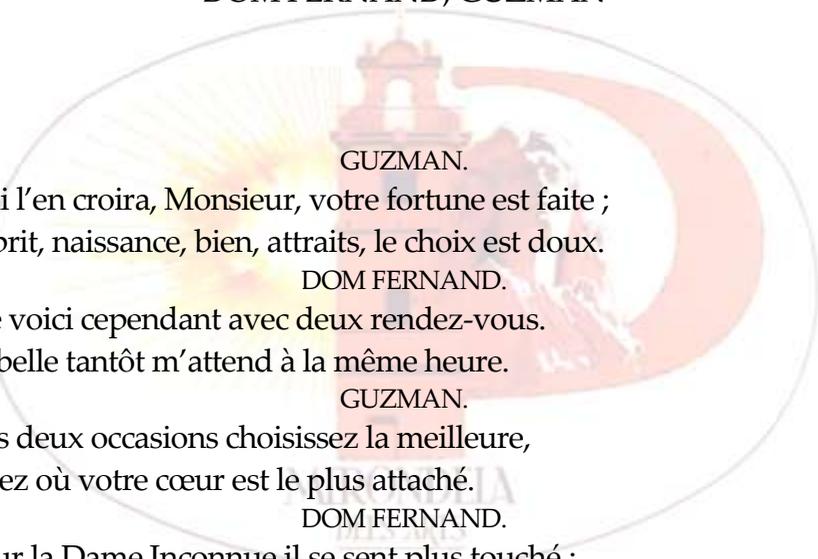
GUZMAN.

Adieu, chère muette.



Scène III

DOM FERNAND, GUZMAN



GUZMAN.

Qui l'en croira, Monsieur, votre fortune est faite ;
Esprit, naissance, bien, attraits, le choix est doux.

DOM FERNAND.

Me voici cependant avec deux rendez-vous.
Isabelle tantôt m'attend à la même heure.

GUZMAN.

Des deux occasions choisissez la meilleure,
Allez où votre cœur est le plus attaché.

DOM FERNAND.

Pour la Dame Inconnue il se sent plus touché ;
Mais de peur de surprise, ignorant sa naissance,
Autant que je le puis je le tiens en balance,
Et comme je ne sais ce qui peut arriver,
Si celle-ci manquait, l'autre est à conserver.

GUZMAN.

Mais puisqu'elle vous tient ses affaires secrètes,
Lui deviez-vous sitôt découvrir qui vous êtes ?
Sa Suivante a d'abord fait ouïr votre nom.

DOM FERNAND.

Qu'il soit connu de tous, qu'en devinera-t-on ?
Il est mille Fernands dans une même ville.
Suffit que j'ai caché que je suis de Séville,
Et qu'enfin me disant de Grenade, j'ai pris
Le surnom d'Avalos pour celui de Solis.

GUZMAN.

Par ce nom trop tôt dit, autre embarras à craindre.
Vous aimez Isabelle, ou du moins l'osez feindre ;
Et si cette Inconnue apprend quelque beau jour
Qu'un Fernand Grenadin fasse en deux lieux sa cour ?

DOM FERNAND.

César de ce péril par sa mort me délivre.
Craignant que jusqu'ici l'on ne me sût poursuivre
Je priai Dom Juan d'abuser ses amis,
Me nommant devant eux partout Dom Dionis.
Sous ce nom, d'Isabelle il m'assura la vue,
Et je suis Dom Fernand pour la seule Inconnue.
Mais de quelque message on m'en vient régaler,
Sa Suivante s'approche afin de me parler,
Je la vois qui sourit.

GUZMAN.

Quoi, celle d'Isabelle,
Votre première Amante ?

DOM FERNAND.

Oui, Guzman.

GUZMAN.

Qu'elle est belle !

Monsieur, préférons-la.

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

Tu te trouves tenté ?

GUZMAN.

J'ai de malins instants pour la fragilité,
Et par précaution j'essaierais du remède.



Scène IV

DOM FERNAND, BÉATRIX, GUZMAN



DOM FERNAND.

Aujourd'hui, Béatrix, tout à mes vœux succède.
Ta rencontre est un bien qui doit m'être si doux...

BÉATRIX.

Pas tant, si je vous viens ôter un rendez-vous.

DOM FERNAND.

Que dis-tu ?

BÉATRIX.

Que tantôt ma Maîtresse Isabelle
Ne peut, Dom Dionis, vous attendre chez elle ;
Voilà ce que j'allais vous dire de sa part.

DOM FERNAND.

J'attendrai son retour, et la verrai plus tard.

BÉATRIX.

Non pas pour aujourd'hui, votre amour va trop vite.

DOM FERNAND.

Au moins à son défaut accepte ma visite,
Et si tantôt sans toi par hasard elle sort...

LE GALANT DOUBLÉ

BÉATRIX.

Il vous plaît de railler.

DOM FERNAND.

Ah, c'est me faire tort.

Non, à t'entretenir j'aurai la même joie,
Et je croirai la voir pourvu que je te voie.

BÉATRIX.

Ma foi, je ne sais pas comme vous l'entendez,
Mais je pense valoir ce que vous demandez.
D'aussi bien faits que vous me verraient pour mon compte.

GUZMAN.

Qu'elle en sait !

DOM FERNAND.

Tout de bon, ton espoir me fait honte,
Et je t'en trouve tant...

BÉATRIX.

Que vous le baillez doux !

Trêve, Dom Dionis point de guerre entre nous,
J'ai peut-être de quoi vous donner votre reste.

DOM FERNAND.

Tu tournes tout en jeu, mais je te le proteste,
Que mon cœur sent pour toi certaine émotion...

BÉATRIX.

De grâce, arrêtez-là la protestation,
Sans me charger encor d'un cœur comme le vôtre,
J'ai tant de Protestants qu'ils s'étouffent l'un l'autre,
Et dans les vœux divers qu'on me vient adresser,
Je ne sais tantôt plus où les pouvoir placer.

DOM FERNAND.

Ta beauté du plus fier te ferait un esclave.

THOMAS CORNEILLE

BÉATRIX.

Je sais ce que je puis, ne faites point le brave,
Et croyez seulement que l'ayant entrepris,
Vous seriez bien adroit si vous ne restiez pris.
Qu'on se défende ou non de chercher à me plaire,
Quand j'ai dessein de prendre, on ne m'échappe guère,
Et j'arrête si bien, qu'en ce droit absolu
Je n'ai perdu jamais que ce que j'ai voulu.

DOM FERNAND.

Qui ne t'en croirait pas ? tu vaux que l'on t'admire,
Tout est aimable en toi.

BÉATRIX.

Vous pensez-vous en rire,
Mais après tout, peut-être à m'examiner bien,
À la qualité près, il ne me manque rien.
Quoique montre d'appas ma Maîtresse et la vôtre,
Cette taille et ce port en valent bien quelque autre.
Si je n'ai point les traits si doux, si délicats,
J'ai des je ne sais quoi que la beauté n'a pas,
Le teint, je m'en rapporte, et pour de la jeunesse,
Je pense que me voir c'est tout.

GUZMAN.

La bonne pièce !

Si quelqu'un m'entend mieux, je le quitte.

BÉATRIX.

Jaseur,

C'est à toi de parler avec les gens d'honneur ?

GUZMAN.

Si je puis librement dire ce qui m'en semble,
Ton honneur et le mien sont bons à mettre ensemble.

LE GALANT DOUBLÉ

Et quiconque des deux pourrait n'en faire qu'un.
Ferait encor, je pense, un honneur bien commun.

DOM FERNAND.

Tu ne te tairas point, Maraud ?

GUZMAN.

Sur ma parole,

La Matoise est, Monsieur, instruite en bonne école ;
Elle vous en dira de toutes les façons,
Et se peut aisément passer de nos leçons.

BÉATRIX.

Oui, je m'abaisserai jusqu'à prendre les tiennes.

GUZMAN.

Ah ! mon Ange.

BÉATRIX.

C'est là que je veux que tu viennes.

J'ai besoin des douceurs d'un Galant tel que toi ?

DOM FERNAND.

Laisse-là ce badin, et ne songe qu'à moi.

BÉATRIX.

Quoi, ne songer qu'à vous ! et que feraient mille autres
Dont les vœux acceptés ont précédé les vôtres ?

Chaque moment du jour peut à peine fournir

À donner à chacun son rang de souvenir ;

Mais je perds trop de temps, adieu, je me retire.

DOM FERNAND.

Si tôt ?

BÉATRIX.

Achevez donc, qu'avez-vous à me dire ?

DOM FERNAND.

Béatrix.

THOMAS CORNEILLE

BÉATRIX.

Est-ce tout ? vous me ferez gronder,
J'ai hâte.

DOM FERNAND.

Laisse-moi du moins te regarder,
À te voir seulement mon plaisir est extrême.

BÉATRIX.

Vous ne m'étonnez point, j'y prends plaisir moi-même
Et dans plus d'un miroir on me voit chaque jour
Aller de temps en temps me faire un peu de cour.

DOM FERNAND.

Il est doux de s'y voir quand la copie agréée.

BÉATRIX.

Je ne m'y trouve pas tout à fait déchirée,
Et j'en prends plus de droit d'aimer l'original.



Scène V

DOM FERNAND, DOM JUAN, BÉATRIX,
GUZMAN

DOM JUAN.

Seul avec Béatrix ? c'est n'être pas trop mal.

DOM FERNAND.

Venez-vous m'envier le bien que je possède ?

DOM JUAN.

Brûlant pour sa Maîtresse, il faut qu'on me la cède.

DOM FERNAND.

Gardez qu'à l'obtenir vos efforts ne soient vains.

BÉATRIX.

Hé, de grâce, pour moi n'en venez pas aux mains.

DOM JUAN.

Tu n'as qu'à décider, je prétends, il s'oppose.

BÉATRIX.

Je pense que pour vous je sens la même chose,
Et crains bien que restant dans cette égalité,
Aucun des deux jamais n'ait droit de primauté.
Adieu.

THOMAS CORNEILLE

GUZMAN.

Bonsoir, la Belle.



Scène VI

DOM FERNAND, DOM JUAN, GUZMAN

Déjà ?

DOM JUAN.
Et Guzman la cajole ?

GUZMAN.
Non pas, Monsieur, c'est que je la console.
Ces belles ont toujours l'esprit déconcerté
Quand on leur dit adieu sans parler de beauté ;
Il se faut acquitter du moins de la grimace.

DOM JUAN.
Où l'avez-vous trouvé ?

DOM FERNAND.
Dans cette même place,
Où soudain il m'a vu changer de rendez-vous.

DOM JUAN.
Aimant en deux endroits, ce changement est doux.
C'est recouvrer soudain une faveur perdue.

DOM FERNAND.
Je l'avais d'Isabelle, et l'ai de l'Inconnue.
L'une hors du logis doit passer jusqu'au soir,

THOMAS CORNEILLE

Et sur quelques secrets l'autre cherche à me voir.

DOM JUAN.

Vous brûlez d'éclaircir celui de l'aventure ?

DOM FERNAND.

Cette assignation m'en donne bon augure.

DOM JUAN.

Oui, mais je vous apporte un sujet de souci,

Votre Beau-père sait que vous êtes ici.

DOM FERNAND.

Que je suis arrivé, Dom Juan ?

DOM JUAN.

Que vous l'êtes.

En vain j'ai cru tenir toutes choses secrètes ;

Ayant été dès hier par Guzman averti

Du longtems qu'il vous sait de Séville parti,

Et de notre amitié sachant l'étroite chaîne,

Il est venu chez moi me témoigner sa peine.

DOM FERNAND.

Vous n'avez point alors tâché de l'abuser ?

DOM JUAN.

Après ce qu'il savait, qu'avais-je à déguiser ?

Votre arrivée ici se pouvait-elle taire ?

DOM FERNAND.

De mon secret sans doute il est fort en colère ?

Qu'aura-t-il cru de moi de ne l'avoir point vu ?

DOM JUAN.

Que de votre combat c'est l'effet imprévu,

Et qu'avant que le voir vous jugiez nécessaire

D'attendre quelque temps le succès de l'affaire.

DOM FERNAND.

Quel malheur !

LE GALANT DOUBLÉ

DOM JUAN.

Cependant j'ai promis qu'aujourd'hui,
Puisque vous étiez libre, il vous verrait chez lui ;
C'est à vous d'y songer, ma parole est donnée.

DOM FERNAND.

Quel prétexte choisir pour rompre l'hyménée ?
L'amour me cause ici d'étranges embarras.

DOM JUAN.

Je n'entreprendrai point d'en combattre l'appas.
Mais voyez Léonor, elle est sage, elle est belle,
Et ce que vous aimez vaut peut-être moins qu'elle.

DOM FERNAND.

Ah, ne m'en parlez point, Léonor me déplaît.

DOM JUAN.

Sans la voir, sur son nom vous en donnez l'arrêt ?

DOM FERNAND.

Je ne la puis souffrir.

GUZMAN.

La pauvre délaissée !

Monsieur, si par hasard elle était fort pressée,
Et qu'à vous en défaire on vous vît empêché,
Pour vous faire plaisir je prendrai le marché.

DOM JUAN.

Guzman a le goût bon.

DOM FERNAND.

Il faut voir l'Inconnue ;

En l'état où je suis tout dépend de sa vue,
Son destin éclairci pourra régler le mien.

DOM JUAN.

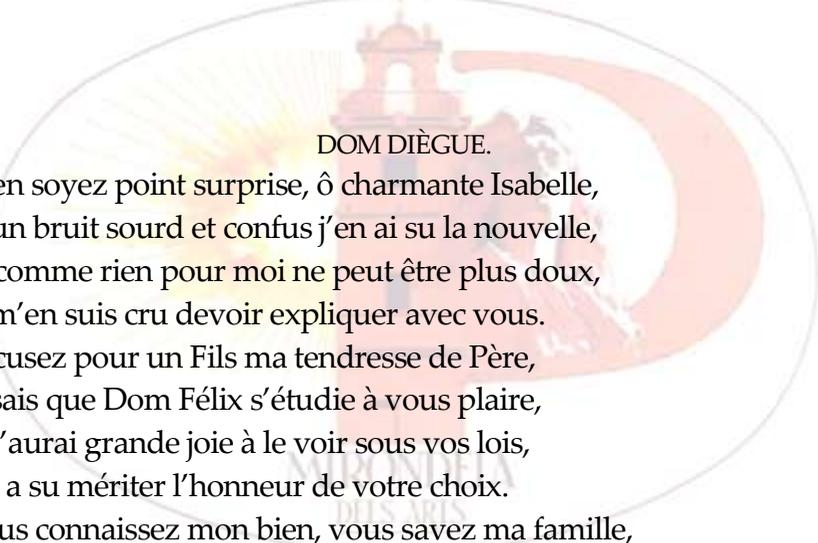
Voyez-là, mais enfin ne précipitez rien.

ACTE II



Scène première

DOM DIÈGUE, ISABELLE, BÉATRIX



DOM DIÈGUE.

N'en soyez point surprise, ô charmante Isabelle,
D'un bruit sourd et confus j'en ai su la nouvelle,
Et comme rien pour moi ne peut être plus doux,
Je m'en suis cru devoir expliquer avec vous.
Excusez pour un Fils ma tendresse de Père,
Je sais que Dom Félix s'étudie à vous plaire,
Et j'aurai grande joie à le voir sous vos lois,
S'il a su mériter l'honneur de votre choix.
Vous connaissez mon bien, vous savez ma famille,
L'amitié semble étroite entre vous et ma Fille,
Et pour elle et pour moi je le tiendrais heureux
Que l'alliance encore en redoublât les nœuds.

ISABELLE.

Cet hymen proposé me fait voir tant d'estime,
Que l'espoir m'en paraît à peine légitime.
Je ne cèlerai point que ce peu de beauté
M'acquiert de Dom Félix quelque civilité,

Mais, Monsieur, un dessein d'une telle importance,
Avant qu'aller plus loin, vaut bien que l'on y pense,
Et quoi qu'aucun n'ait droit de contraindre ma foi,
Je dois en consulter de plus sages que moi
Je sais de leur conseil ce que je puis attendre,
Et c'est de Léonor que je le voudrais prendre,
Si comme elle est sa sœur, les intérêts du sang
Auprès de l'amitié n'étaient d'un autre rang.

DOM DIÈGUE.

D'un si fâcheux délai quelle que soit la suite,
Je ne puis qu'admirer votre sage conduite,
Et si vos sentiments se déclarent pour nous,
J'emploierai Léonor à les savoir de vous,
L'Époux qu'elle attendait, arrivé de Séville,
Va déjà commencer la joie en ma famille,
Et comblant d'heur un Fils qui se sent captiver,
C'est votre seul aveu qui la peut achever.
Le Ciel daigne en hâter l'heureuse certitude.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

ISABELLE, BÉATRIX

BÉATRIX.

Ce choix vous va causer un peu d'inquiétude ;
Si Dom Félix fait voir son amour par ses soins,
Dom Dionis pour vous n'en témoigne pas moins,
Votre cœur doit parler c'est à vous de l'entendre.

ISABELLE.

En se déferant trop, il craint de se méprendre
Ces Soupirants d'office, en tous lieux si chéris,
Sont d'aimables Amants, mais de fâcheux Maris ;
En vain la plus parfaite aura touché leur âme,
S'ils l'adorent Maîtresse, ils la méprisent Femme,
Et leurs vœux attachés à de nouveaux appas,
Dédaignent ce qu'ils ont pour tout ce qu'ils n'ont pas.
Voilà ce qui suspend tout ce que je propose.

BÉATRIX.

De vrai, le mariage est une étrange chose,
Et qui s'en peut louer, pour en bien discourir,
Au métier de forçat n'aurait guère à souffrir.

La chaîne en est, dit-on, si rude et si pesante,
Que qui n'en gémit point a l'âme bien constante,
Et quand il faut choisir, jeune, galant, fleuri,
Adroit, aimable, beau, c'est toujours un Mari,
On est bien empêché comme on s'y doit conduire,
Trop de précaution souvent ne fait que nuire,
En vain pour mieux échoir on y fait cent façons,
Puisqu'enfin les meilleurs ne sont jamais trop bons.
Sans qu'un semblable choix nous chagrine d'avance,
Il faut jeter les dés au hasard de la chance,
Et dire en risquant tout, puisque enfin on le veut,
Dieu nous la donne bonne, et vienne ce qui peut.

ISABELLE.

C'est en dire un peu trop.

BÉATRIX.

Ce n'est point là satire,
Madame ; croyez-moi, l'on n'en saurait trop dire.
Il est de ces rêveurs, il est de ces jaloux,
Qui se font plus de mal qu'ils n'en craignent de nous.
Qu'une Femme s'échappe à voir un peu le monde,
Leur chagrin en murmure, et leur dépit en gronde,
Et dans leur rêverie à rendre un esprit fou,
L'on n'est sage jamais si l'on n'est loup-garou.
Pour moi qui ne suis pas d'humeur trop endurante,
Si jamais un Mari l'assemblage me tente,
Le contrat d'union dans mon petit calcul
Aura plus d'une clause, ou demeurera nul.
Il me sera permis de danser et de rire,
Je verrai mes Amis sans qu'il y trouve à dire,

LE GALANT DOUBLÉ

Et saurai le réduire à ne rien redouter
De toutes les douceurs qu'on me viendra conter.

ISABELLE.

Tu crois qu'il tiendra tout ?

BÉATRIX.

Et bien, quitte à se battre.

Si j'enrage une fois il enragera quatre,
Et me mettant au pis, je sais qu'il trouvera
Plus de fâcheux moments qu'il ne m'en donnera.
Après tout, le meilleur est de vivre sans Maître.

ISABELLE.

C'est un état heureux, et je le sais connaître ;
Mais de quelque douceur qu'il flatte nos esprits,
Le nom de vieille Fille est un nom de mépris.

BÉATRIX.

Aussi, ce qui doit bien refroidir notre envie,
Quand on est marié, c'est pour toute sa vie,
Et pour qui s'en repent, à vous parler sans fard,
L'espoir de se voir veuve est un triste hasard.
Cette faveur du Ciel est toujours trop tardive,
Nos beaux jours sont passés quand ce grand jour arrive,
Et le plus souvent même abusant nos souhaits,
Il nous rit, il nous flatte, et n'arrive jamais.
Mais pour vos deux Amants, quel dessein est le vôtre ?
Vous sentez-vous égale, et pour l'un et pour l'autre ?

ISABELLE.

Le choix, à dire vrai, n'est pas facile entr'eux,
Je tiens l'un plus galant, l'autre plus amoureux.
D'abord Dom Dionis, en m'expliquant sa flamme,
Éblouit ma raison, charma toute mon âme ;

Mais si j'en juge bien, je lui vois chaque jour
Plus de galanterie avecque moins d'amour.
De cette passion il n'a que l'habitude,
Il en prend les dehors, soupire par étude,
Et je crois, quand il tâche à lui donner crédit,
Que son cœur ne sait rien de tout ce qu'il me dit.

BÉATRIX.

Dom Félix pourra donc emporter la balance ?

ISABELLE.

Si son feu brille moins, j'y crois plus de constance,
Et je tiens qu'à l'hymen un esprit arrêté
Doit moins chercher l'éclat que la solidité.

BÉATRIX.

Pourquoi permettre donc que son Rival vous voie ?

ISABELLE.

Pour juger mieux encor ce qu'il faut que j'en croie,
Et c'est pour me pouvoir expliquer avec lui,
Qu'il avait eu de moi rendez-vous aujourd'hui.
Tu sais que Léonor a rompu la partie.

BÉATRIX.

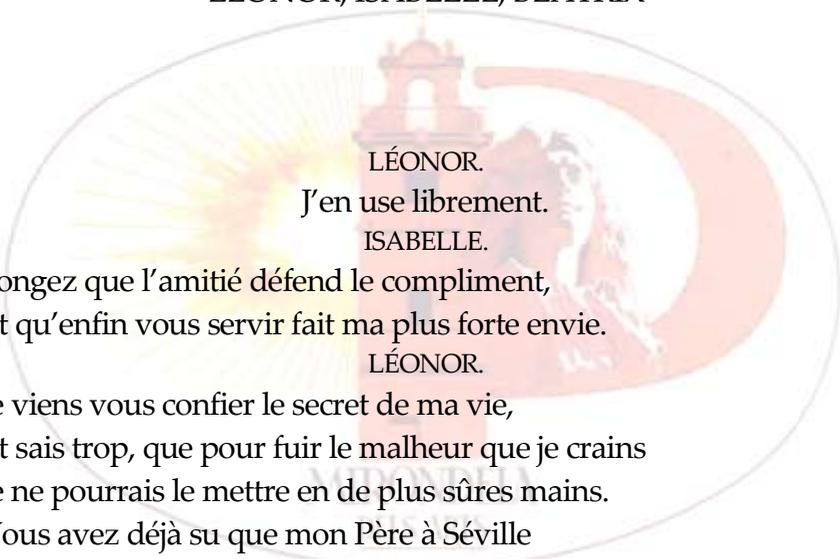
Ma foi, je n'aurais point péché par modestie.
Sa visite à demain eût reçu le renvoi,
On doit à ses Amis quand on a fait pour soi.

ISABELLE.

Léonor seule ici me priant de l'attendre,
C'est le moins, Béatrix, que je pouvais lui rendre.
Mais je la vois entrer.

Scène III

LÉONOR, ISABELLE, BÉATRIX



LÉONOR.

J'en use librement.

ISABELLE.

Songez que l'amitié défend le compliment,
Et qu'enfin vous servir fait ma plus forte envie.

LÉONOR.

Je viens vous confier le secret de ma vie,
Et sais trop, que pour fuir le malheur que je crains
Je ne pourrais le mettre en de plus sûres mains.
Vous avez déjà su que mon Père à Séville
Ne crut pas avoir fait un voyage inutile,
Puisque là pour Époux à son retour j'appris
Qu'il m'avait su choisir Dom Fernand de Solis.
Ignorant jusque-là ce que c'est qu'être Amante,
Je tins cette nouvelle assez indifférente,
Et mon cœur libre encor n'étant point prévenu,
Souscrivit sans murmure au choix d'un Inconnu ;
Mais dans cet intervalle usant de sa puissance,

L'amour s'est bien vengé de mon indifférence.
Un autre Dom Fernand pour troubler mon repos...

ISABELLE.

Un autre ? dites-vous ?

LÉONOR.

Dom Fernand d'Avalos.

Un procès qu'à la Cour il est venu poursuivre,
L'a tiré de Grenade où le Ciel le fait vivre,
Et mes sens en lui seul se sont sentis flattés
De tout ce qu'on peut voir d'aimables qualités.
Sans savoir ce qu'en moi sa rencontre fit naître,
Vous savez l'accident qui me le fit connaître,
Un jour qu'au bord du fleuve où j'osai m'engager,
Mes chevaux s'emportant m'eussent mise en danger,
Si soudain à leur fougue opposant son courage,
Il n'eût su m'épargner ce genre de naufrage.
Je ne vous ferai point de récits superflus,
Je le vis, il me plût ; il me vit, je lui plus.
Une pareille ardeur dans nos cœurs sembla naître ;
Mais quelque effort alors qu'il fit pour me connaître,
Malgré ce grand service il ne pût rien savoir,
Sinon qu'en ce lieu même il pourrait me revoir.
Ainsi dès ce moment contre toute apparence,
Mon amour commença par la reconnaissance,
Et sans cesse mon cœur par de secrets discours
S'entretint du péril pour songer au secours.
J'aimais à me tenir cette image présente,
J'évitais d'être ingrate, et me rendais amante,
Et pour me livrer mieux aux transports que je sens,

LE GALANT DOUBLÉ

L'Amour se prévalait de l'erreur de mes sens.

ISABELLE.

Mais engagée enfin à l'hymen par un Père,
Qu'est-ce dans cet amour que votre cœur espère ?

LÉONOR.

Tout, si d'un beau feu l'impérieuse loi
Pour attendre de lui ce qu'elle obtient de moi.
C'est par ce seul motif qu'il m'a vue obstinée
À lui taire et mon nom et de qui je suis née,
Et qu'à le voir souvent ayant su m'obliger,
Avant qu'il me connût j'ai voulu l'engager.
L'Amour, dont on sait trop jusqu'où les droits s'étendent,
Est toujours favorable à deux cœurs qui s'entendent,
Et pour rompre un Hymen qui confond mon espoir,
Pourvu qu'on l'en consulte, il a trop de pouvoir.

ISABELLE.

Mais l'Époux arrive, que pouvez-vous prétendre ?

LÉONOR.

C'est ce qu'à Dom Fernand j'ai résolu d'apprendre,
Et pour lui découvrir cet important souci,
Jacinte qui l'attend va l'amener ici.
Je m'en suis cru chez vous la liberté permise.

ISABELLE.

Il n'est rien qu'avec moi l'amitié n'autorise.

LÉONOR.

Le logis de derrière ouvre en un lieu désert,
Par où le faire entrer sans qu'il soit découvert ;
Jacinte en est instruite, et sait ce qu'il faut taire.

ISABELLE.

Cette précaution était peu nécessaire.

THOMAS CORNEILLE

Qui vit comme je fais, sans détour, sans façon,
Brave la médisance, et craint peu le soupçon.
Mais enfin aujourd'hui vous lui voulez tout dire ?

LÉONOR.

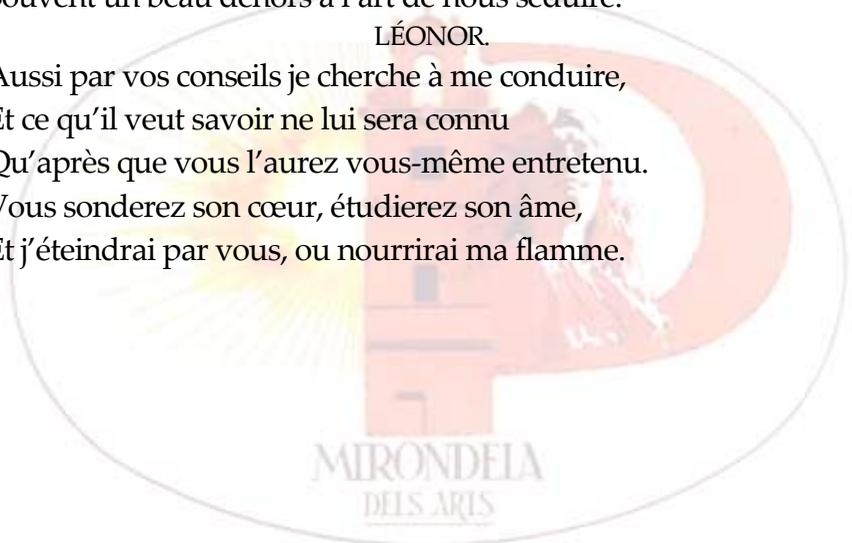
Non, mais ce seul hymen dont mon amour soupire,
Et par ses sentiments prendre droit de juger
Jusqu'où pour y répondre il me doit engager.

ISABELLE.

Souvent un beau dehors a l'art de nous séduire.

LÉONOR.

Aussi par vos conseils je cherche à me conduire,
Et ce qu'il veut savoir ne lui sera connu
Qu'après que vous l'aurez vous-même entretenu.
Vous sonderez son cœur, étudierez son âme,
Et j'éteindrai par vous, ou nourrirai ma flamme.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IV

LÉONOR, ISABELLE, JACINTE, BÉATRIX

Madame.

JACINTE.

LÉONOR.

Et bien, Jacinthe ?

JACINTE.

Il attend pour entrer.

LÉONOR.

Qu'il vienne.

ISABELLE.

Il ne faut pas dès l'abord me montrer.

Dans l'aise qu'il aura du dessein que vous faites

Ses premières douceurs doivent être secrètes.

Quand à vous seconder vous aurez su le sien,

Je ne refuse pas d'être de l'entretien.

Viens Béatrix.

LÉONOR.

Enfin c'est en vous que j'espère.

BÉATRIX.

Ma foi, pour un Amant voilà bien du mystère.

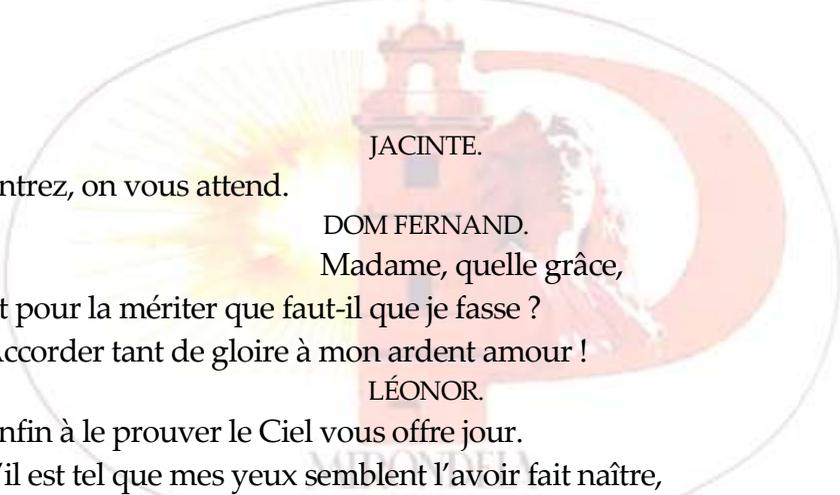
THOMAS CORNEILLE

Je m'inquiète moins de m'en voir mille et plus,
J'en tiens papier exact, et je dors là-dessus.



Scène V

LÉONOR, DOM FERNAND, JACINTE



JACINTE.

Entrez, on vous attend.

DOM FERNAND.

Madame, quelle grâce,
Et pour la mériter que faut-il que je fasse ?
Accorder tant de gloire à mon ardent amour !

LÉONOR.

Enfin à le prouver le Ciel vous offre jour.
S'il est tel que mes yeux semblent l'avoir fait naître,
C'est à vous, Dom Fernand, à le faire paraître.
Le temps presse, du Sort je crains les derniers coups,
Et si vous n'agissez, je ne puis être à vous.

DOM FERNAND.

Ah, si de ce malheur je puis rompre l'atteinte,
J'ai lieu de m'offenser de votre injuste crainte,
Et quand les coups du Sort peuvent être forcés,
Qui peut douter de moi ne peut m'aimer assez.
Que pour m'ôter à vous la terre conjurée

Tienne à mon cœur charmé la guerre déclarée,
Pour en favoriser les violents desseins
Le seul aveu du vôtre est tout ce que je crains.

LÉONOR.

On ne l'aura jamais, et quoi que je hasarde,
Les effets feront voir quelle foi je vous garde,
Et qu'il n'est rien pour vous que j'ose négliger
Quand sous les lois d'un autre on me veut engager.
Oui, pour vous découvrir ce que j'ai dû vous taire,
Apprenez, Dom Fernand, que je dépends d'un Père,
Qui sans m'en consulter, de mon repos jaloux,
A voulu par ses yeux me choisir un Époux.
Cet hymen arrêté rend ma disgrâce extrême,
Mais je vous dois la vie enfin, et je vous aime,
Et vois avec plaisir que mon cœur en ce jour
Ne peut fuir d'être ingrat sans servir mon amour.

DOM FERNAND.

Frappé trop vivement de ce grand coup de foudre,
Le mien s'étonne, tremble, et ne sait que résoudre ;
Mais enfin je sais bien que mon cruel ennui
Ne redoublera point par le bonheur d'autrui.
Quelque Époux qu'à choisir le devoir vous convie,
Il n'aura point ce nom que je ne sois sans vie,
Et même avant ce coup, s'il me doit accabler,
Plus d'un Rival peut-être aura lieu de trembler.

LÉONOR.

Quoiqu'il nous faille ici conduire avec prudence,
J'aime dans votre amour un peu de violence,
Et si j'en dois calmer les transports furieux,

LE GALANT DOUBLÉ

Je ne saurais haïr ce qui le prouve mieux.

DOM FERNAND.

Mais votre nom enfin ? faites que je le sache.

LÉONOR.

Quelque raison encor veut que je vous le cache.

DOM FERNAND.

La réserve en est vaine à qui doit présumer,
Que sachant son logis, je puis m'en informer.

LÉONOR.

Dans un logis d'Amie on a su vous conduire ;
De mon engagement j'ai cru devoir l'instruire,
Et si son avis est qu'on ne vous cache rien,
Peut-être dès ce soir vous me verrez au mien.

DOM FERNAND.

Ainsi donc mon bonheur ne dépend plus que d'elle ?

LÉONOR.

Je l'en croirai.

À Jacinte.

Va vite avertir Isabelle.

DOM FERNAND, *bas.*

Juste Ciel, Isabelle ! ai-je bien entendu ?
Si c'est celle qui m'aime, enfin je suis perdu.
Ô d'un jaloux destin attaques imprévues !
Sa maison peut répondre à deux diverses rues,
C'est ici son quartier.

LÉONOR.

Que dites-vous tout bas ?

DOM FERNAND.

Je me plains d'un malheur que je n'attendais pas.

LÉONOR.

Votre amour y rencontre un péril dont je tremble.

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

Madame, il est encor plus grand qu'il ne vous semble.

LÉONOR.

Des conseils d'Isabelle espérons quelque fruit.

DOM FERNAND, *bas*.

C'est elle-même, elle entre, où me vois-je réduis ?



Scène VI

ISABELLE, LÉONOR, DOM FERNAND,
BÉATRIX, JACINTE

ISABELLE, à Béatrix.

Nous le verrons, mais Dieux ! ma surprise est extrême,
Je vois Dom Dionis.

BÉATRIX.

Madame, c'est lui-même.

ISABELLE.

Il aime Léonor, et m'ose cajoler !

BÉATRIX.

Bons Dieux ! quel Maître fourbe !

ISABELLE.

Il faut dissimuler.

LÉONOR, à Isabelle.

Sachant quelle aventure à soupirer m'expose,
Voyez en Dom Fernand le sujet qui la cause.
Vos sentiments ont droit d'en régler seuls la fin.

DOM FERNAND, à Isabelle.

Je dois beaucoup, Madame, à mon heureux destin,
Qui me laissant toujours inconnu ce que j'aime,

Me fait connaître au moins comme une autre elle-même,
L'amitié qui vous joint m'en persuade assez.

ISABELLE.

Je ne m'étonne point si vous me connaissez.
Pour peu qu'avec un cœur l'on ait d'intelligence,
De tout ce qu'il chérit on a la connaissance,
Et l'amour qui du sien vous fait suivre la loi,
Doit faire autant pour vous que l'amitié pour moi.
J'en ai déjà tiré des lumières secrètes
Qui m'ont en un moment appris ce que vous êtes,
Je sais presque de vous tout ce qu'on peut savoir.

DOM FERNAND.

Un si brillant esprit ne se peut décevoir ;
Mais si vous vous rendez à de justes prières,
Madame, faites-m'en partager les lumières.
De ce charmant objet j'adore la beauté
Sans avoir pu tirer mon feu d'obscurité,
Son nom qu'elle me cache étonne ma constance.

ISABELLE.

Elle vous fait grand tort par cette défiance,
Et sur ce que de vous je puis justifier,
Elle verra bientôt comme on doit s'y fier.

LÉONOR.

Prendre déjà sa cause ! à moins qu'il vous corrompe...

ISABELLE.

Vous me ferez reproche en cas que je vous trompe.

LÉONOR.

Il faut vous l'avouer, si Dom Fernand me plaît,
Dès l'abord comme vous je vis tout ce qu'il est,
Le cœur grand, l'âme belle, une entière franchise

LE GALANT DOUBLÉ

Mais de ses sentiments je craignais la surprise,
Les plus prompts quelquefois ne sont pas les meilleurs.

ISABELLE.

À vous dire le vrai, je le connais d'ailleurs.
Un Ami qui d'erreur est assez incapable,
M'en avait fait une peinture aimable,
Dont les traits délicats ayant gagné ma foi,
Ne m'avaient rien caché de tout ce que j'y vois.
L'air, la mine, l'esprit, enfin tout se rapporte.

DOM FERNAND.

Je lui suis obligé d'une estime si forte.

ISABELLE.

Jamais d'un vrai mérite on ne fit plus de cas.

LÉONOR.

Et c'est ?

ISABELLE.

Dom Dionis.

DOM FERNAND.

Je ne le connais pas.

ISABELLE.

Ne le connaître pas ! certes cela m'étonne,
Vous est-il inconnu, s'il ne l'est à personne ?
Un Cavalier civil, poli, galant, parfait,
Qui pensant ce qu'il dit, plaît dans tout ce qu'il fait,
Point fourbe, point trompeur, point de ces lâches âmes
Qui cherchent en tous lieux à promener leurs flammes,
Et d'ailleurs il se dit de vos meilleurs Amis.

DOM FERNAND.

L'erreur m'est favorable où quelque abus l'a mis.

ISABELLE.

Deux noms divers en lui pourraient causer le vôtre.

Qui m'est connu sous l'un, vous le sera sous l'autre.
Dom Dionis pourtant est le seul que je sais.

DOM FERNAND.

Quoiqu'il ait pu dire, il vous aura dit vrai,
S'il a su vous jurer que mon amour extrême
Engage tous mes vœux à la beauté que j'aime.
J'apprends qu'on la marie, et ce fatal revers
Accable un malheureux qui languit dans ses fers.
Ne pouvant m'éclaircir du Père ni du Gendre,
Je forme cent desseins sans savoir lequel prendre.
Dans ces obscurités daignez me secourir,
Vous voyez qu'à vous seule on me fait recourir.
Soulagez les ennuis dont mon âme est pressée.

ISABELLE.

Je ne vais pas si vite à dire ma pensée,
Et si de son aveu j'ose en prendre le droit,
Je crains de l'engager à plus qu'elle ne croit.

LÉONOR.

Non, à votre amitié tout mon cœur s'abandonne,
Il en croira soudain quoi que son zèle ordonne,
Et pour vous donner lieu d'en mieux délibérer,
Je vous laisse tous deux, et vais me retirer,
Adieu.

DOM FERNAND, à *Léonor*.

Souvenez-vous que mes peines cruelles
Ne peuvent...

LÉONOR.

Vous aurez tantôt de mes nouvelles.

BÉATRIX.

Madame, nous pouvons enfin le régaler.

LE GALANT DOUBLÉ

ISABELLE.

Voyons son impudence avant que de parler.



Scène VII

DOM FERNAND, BÉATRIX, ISABELLE

DOM FERNAND.

À voir quelles bontés d'abord sans me connaître
Vous avez bien voulu me faire ici paraître,
J'ai lieu de présumer que la peine où je suis
Vous rendra favorable à finir mes ennuis.
C'était pour moi sans doute une disgrâce extrême
D'aimer avec excès, et d'ignorer qui j'aime,
Mais d'un plus rude sort j'ai tout à redouter,
Si par votre secours je ne puis l'éviter.

ISABELLE.

En vain à vous cacher votre esprit s'étudie.
De grâce, jouez-vous ici la Comédie,
Ou si vous prétendez que pour votre intérêt
Mon esprit soit brouillé comme le vôtre l'est ?

DOM FERNAND.

Madame, où trouvez-vous que ce soit frénésies...

ISABELLE.

Oui, sans doute, il vous faut des douceurs mieux choisies,

LE GALANT DOUBLÉ

Et la pauvre abusée à qui vous en contez,
Pour vous croire honnête homme, a de grandes clartés.
Certes, votre méthode est galante et nouvelle.
Pour moi Dom Dionis, et Dom Fernand pour elle ?
Ce rare expédient à vous mettre en crédit,
D'aucun autre avant vous n'avait frappé l'esprit,
Et ce sont en amour de subtiles adresses,
Que prendre autant de noms que l'on fait de Maîtresses.
Un si beau stratagème en a-t-il bien dupé ?

DOM FERNAND.

De quel étonnement mon esprit est frappé !
M'amenait-on ici pour un pareil outrage ?

BÉATRIX.

Il fallait un peu plus vous sucrer le breuvage,
À vous, qui Dom Fernand quand vous vous avisez,
Chez nous effrontément vous endionisez ;
Ce sont là les moyens d'en attraper de belles.

DOM FERNAND.

Ces façons de traiter me sont assez nouvelles.
Madame, c'est ainsi que me jugeant discret,
D'une aimable Inconnue on m'apprend le secret ?

ISABELLE.

Elle apprendra le vôtre, et saura qui vous êtes ;
Mais pour vous, croyez-moi, vos affaires sont faites,
Vous n'en saurez jamais ni le rang ni le nom.

BÉATRIX.

Voyez le fourbe ! et puis, à qui se fierait-on ?

DOM FERNAND.

Mais à ce changement quel motif vous engage ?

THOMAS CORNEILLE

ISABELLE.

C'est trop longtemps jouer le même personnage.
Enfin, Dom Dionis, mettons le masque bas.

DOM FERNAND.

Quel est ce Dionis ?

ISABELLE.

Quoi, vous ne l'êtes pas ?

DOM FERNAND.

Moi ? si ce jeu vous plaît, quel qu'en soit le mystère...

BÉATRIX.

Payez son impudence, ou bien laissez-moi faire.

Voyez, il nous prendra pour ses dupes, ma foi.

DOM FERNAND.

Quelle est cette Beauté qui parle contre moi ?

Madame, est-ce une Amie, ou bien quelque Parente ?

BÉATRIX.

Faites bien l'ignorant, je ne suis que Suivante,

Mais telle que je suis, vous ayant rencontré,

Vous me trouviez tantôt assez à votre gré.

ISABELLE.

Il t'en veut donc aussi ?

DOM FERNAND.

Je ne l'ai jamais vue.

BÉATRIX.

Il m'a galantisée au milieu de la rue,

Et son cœur, s'il m'eût fait en croire ses serments,

Se fût enregistré sur mon papier d'Amant.

La chose n'est pas vraie ?

DOM FERNAND.

Il est vrai qu'on me joue,

Et qu'on ne me dit rien que je ne désavoue.

LE GALANT DOUBLÉ

À pas une des deux je n'ai fait les yeux doux.

ISABELLE.

Dom Juan de Torrès n'est point connu de vous ?

DOM FERNAND.

Je ne sais quel il est, et trêve d'incartade.

Mon nom est Dom Fernand ; et mon pays, Grenade ;

Et je viens d'un procès presser ici la fin.

BÉATRIX.

Gardez d'être frotté, Monsieur le Grenadin.

Quelque temps qu'à forger vous ait coûté l'histoire,

Vous le passeriez mal si l'on m'en voulait croire.

Entrant à l'aise ici, l'on ne vous hâtait pas,

Mais, ma foi, pour sortir vous doubleriez le pas,

Je vous remerciais de votre effronterie.

DOM FERNAND.

Enfin est-ce gageure, ou bien galanterie ?

Prétend-on quelque chose affectant ce courroux ?

ISABELLE.

Non, non, Dom Dionis, on ne veut rien de vous.

DOM FERNAND.

Mais ce Dom Dionis qu'en moi l'on veut connaître...

ISABELLE.

Il m'importe fort peu que vous le vouliez être,

Pourvu qu'en le voyant vous sachiez l'avertir,

Que je ne l'ai souffert que pour me divertir.

De ses fades douceurs, par cœur sans doute apprises,

Il m'a plu quelquefois d'écouter les sottises,

Mais loin qu'il pût avoir quelques charmes pour moi,

Mon choix à Dom Félix répondait de ma foi ;

À des Provinciaux j'aime à donner la baye.

THOMAS CORNEILLE

Adieu, mon Cavalier.

BÉATRIX.

Voilà comme on vous paye,

Messieurs, qui venez provincialement

Débiter la fleurette, et prêter le serment.

On vous fait bonne mine, on rit, on raille, on, cause,

Mais les amis du cœur, dame, c'est autre chose,

La tablature change, on parle sérieux.

DOM FERNAND.

C'est donc à qui de vous m'embarrasseras mieux ?

Si c'est là votre but, la pièce est imparfaite.

ISABELLE.

C'est assez, il est temps que vous fassiez retraite.

DOM FERNAND, *voulant sortir par où on l'avait fait entrer.*

Adieu, ne croyez pas m'en avoir inquiété.

ISABELLE, *l'arrêtant.*

Non, non, mon Cavalier, tournez de ce côté,

Sortez par l'autre porte, elle vous est connue.

DOM FERNAND.

Quoi ? vous continuez...

BÉATRIX.

Gagnons vite la rue,

Le meilleur est pour vous de déloger sans bruit,

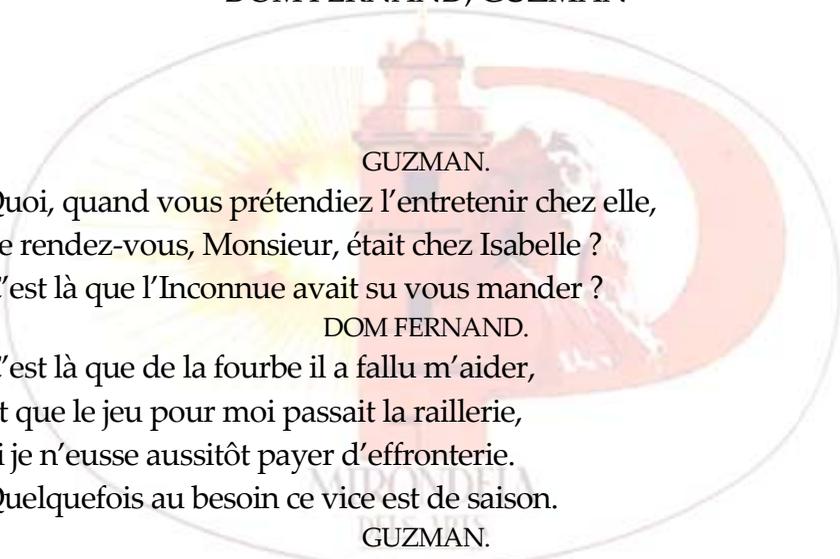
Je vous y conduirai ; bonsoir et bonne nuit.

ACTE III



Scène première

DOM FERNAND, GUZMAN



GUZMAN.

Quoi, quand vous prétendiez l'entretenir chez elle,
Le rendez-vous, Monsieur, était chez Isabelle ?
C'est là que l'Inconnue avait su vous mander ?

DOM FERNAND.

C'est là que de la fourbe il a fallu m'aider,
Et que le jeu pour moi passait la raillerie,
Si je n'eusse aussitôt payer d'effronterie.
Quelquefois au besoin ce vice est de saison.

GUZMAN.

Mais comment n'avoir pas reconnu la maison ?

DOM FERNAND.

Comment l'aurais-je pu, si dans une autre rue
L'on me tenait ouverte une porte inconnue,
D'où, sans qu'on m'ait rien dit, je me suis rencontré
Dans un appartement où jamais je n'entrai ?
Le plus fin en ma place eût donné dans le piège,
Mais le don d'impudence est un grand privilège,

LE GALANT DOUBLÉ

Je l'ai mis en pratique, et je m'en suis tiré.

GUZMAN.

C'est un talent en vous de tout temps admiré ;
Mais l'abord d'une Femme est un péril honnête,
Lorsque prise pour dupe elle a martel en tête,
Et vous deviez trembler ainsi pris au filet,
D'en voir deux à la fois vous sauter au collet.
Qui lors par impudence évite qu'on l'échine,
En a provision, Monsieur, de la plus fine,
C'est un pas qu'à franchir peu de gens ont appris,
Et tout subtil qu'il est, le diable y serait pris.

DOM FERNAND.

Aussi, pour en sortir j'aurais eu plus d'obstacle,
Si le Ciel pour m'aider n'avait fait un miracle.
Contre l'ordre commun il a fait qu'en ce jour,
On avait vu la prudence accompagner l'amour,
Et que du rendez-vous Isabelle en colère,
Ait eu dans son dépit le pouvoir de se taire.
Ainsi pour moi le pas était moins hasardeux
Tant que j'ai pu me voir avec toutes les deux,
Pour quelques mots couverts je m'en suis trouvé quitte
Mais dès que l'Inconnue a fini sa visite,
Et qu'ayant malgré moi voulu se retirer,
Seul avec Isabelle on m'a fait demeurer,
En me traitant de fourbe, et Suivante et Maîtresse
M'ont pensé mettre alors au bout de mon adresse.
Dom Dionis en moi leur étant trop connu...

GUZMAN.

Je vous tiens fort heureux d'en être revenu.

Deux Femmes ! Rendez grâce aux heureuses Planètes
Qui vous ont de leurs mains su tirer bragues nettes,
Car tout autre que vous, quoi qu'adroit à mentir,
Eût laissé la perruque avant que de sortir.
Mais de vos feux errants les voyant éclaircies,
Comment avez-vous pu vous les rendre adoucies,
Et quel charme assez fort apaisant leur courroux,
À détourner l'orage, et rabattu les coups ?
Pour moi, j'aurais fort craint le saut par la fenêtre.

DOM FERNAND.

J'ai feint effrontément de ne les pas connaître,
Et comme l'Inconnue avait dit mon vrai nom,
Sur ce déguisement j'ai toujours tenu bon.
De leur Dom Dionis, qu'elles nommaient sans cesse,
Pour un jeu concerté j'ai fait passer l'adresse,
Et comme tout n'étant que pour m'embarrasser,
Niant jusques au bout, je me suis fait chasser.

GUZMAN.

Vous laisserez pester Isabelle à son aise ?

DOM FERNAND.

Au contraire, Guzman, il faut que je l'apaise,
Et que je fasse effort à lui mettre en l'esprit,
Qu'elle croit trop l'erreur qui contre moi l'aigrit.
Ayant à soutenir ce second personnage,
Ici, pour le jouer, je l'attends au passage,
Et sur un autre ton ayant su m'accorder,
Comme Dom Dionis, je prétends l'aborder.
J'ai su par Dom Juan qu'elle est chez une Tante,
Et feignant tout le jour de l'avoir crue absente,

LE GALANT DOUBLÉ

Privé d'un rendez-vous dont je devais jouir,
Je préviendrai sa plainte, et pourrai l'éblouir.

GUZMAN.

Et vous la voulez croire assez dupe et novice,
Pour ne pas découvrir le nœud de l'artifice ?

DOM FERNAND.

Mais on a vu des gens se ressembler si bien,
Qu'à les voir séparés on n'y connaissait rien ;
Si la rencontre est rare, elle est du moins possible.

GUZMAN.

Monsieur, dans ce dessein votre honte est visible.
Si les traits du visage ont un rapport parfait,
Ou la taille, ou la voix en détruisent l'effet ;
Mais à moins que pour vous la foi n'entraîne l'âme...

DOM FERNAND.

Aussi je ne prétends abuser qu'une Femme,
Et je n'en sache point qu'on ne puisse obliger,
Quand on sait bien s'y prendre, à croire de léger.
Outre que Dom Juan secondant mon adresse,
Par de nouveaux détours fera valoir la pièce ;
Pour appuyer la fourbe il est de tout instruit.

GUZMAN.

S'il a quelque talent, il peut faire grand fruit ;
Qui prend de vos leçons a de hauts avantages.
Enfin pour l'Inconnue, elle est cassée aux gages,
Il ne s'en parle plus, c'est autant de vidé ?

DOM FERNAND.

Mon cœur de ses attraits est toujours possédé,
Jamais un plus beau feu n'eut tant de violence.

THOMAS CORNEILLE

GUZMAN.

Monsieur, ayez de grâce un peu de conscience,
Gardez-vous bien de suivre un conseil hasardeux,
Qui vous les vouloir faire épouser toutes deux.
Peut-être punit-on en matière pareille,
Et celui qui consent, et celui qui conseille,
Et je me trouverais assez peu soulagé,
Que l'on vous accourcît si j'étais allongé.

DOM FERNAND.

Tu vas un peu trop vite en faveur d'Isabelle,
Je la veux adoucir, non pas à cause d'elle,
Mais de peur que l'aigreur de son ressentiment
N'engage l'Inconnue à quelque changement.
Elle va de ma foi lui donner mille ombrages,
Si je ne sais jouer tous les deux personnages,
Et faire, dans l'état d'un nœud si surprenant,
Tantôt Dom Dionis, et tantôt Dom Fernand.
Voilà quel est mon but.

GUZMAN.

Tant pis.

DOM FERNAND.

Il te chagrine ?

GUZMAN.

C'est qu'en mon cœur déjà l'amour prenait racine,
Et que pour Béatrix ravi de n'en bouger,
Si vous tournez casaque, il faut le déloger.

DOM FERNAND.

Donc Béatrix te plaît ?

GUZMAN.

Monsieur par de là plaire.

LE GALANT DOUBLÉ

Ce serait bien mon fait, si j'étais son affaire,
Et comme de tout temps les Belles m'ont tenté,
Je me hasarderais à l'incongruité.
Se charger d'une Femme en est une assez haute.

DOM FERNAND.

Vraiment, je suis fâché du repos qu'elle t'ôte ;
Mais crois-tu voir en elle assez pour t'engager ?

GUZMAN.

J'y vois plus qu'il ne faut pour me faire enrager.
La Coquine a des yeux, dont la mutinerie
Passe le plus fripon de la friponnerie,
Et les malins regards qu'elle m'a su darder,
Navrant un pauvre cœur, prennent sans demander.

DOM FERNAND.

Avec toi pour l'hymen obtiens qu'elle s'engage.

GUZMAN.

J'y fais réflexion, trêve de Mariage.
Galante comme elle est, qui que vous épousiez,
Quand vous en seriez saoul, vous me l'emprunteriez ;
Mais je la vois venir, Monsieur.

DOM FERNAND.

C'est Isabelle.

GUZMAN.

Peste ! encor une fois que la friponne est belle !
Mon cœur en tombe presque en suffocation.

DOM FERNAND.

C'est ici qu'il me faut pousser la passion.

Scène II

DOM FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX,
GUZMAN

DOM FERNAND.

Madame, enfin le Ciel à mon amour propice,
N'a pu de vos desseins approuver l'injustice,
Ni souffrir plus longtemps qu'un ordre rigoureux
Privât de votre vue un Amant malheureux.
Il a fait naître exprès une telle rencontre,
Aujourd'hui malgré vous à mes yeux il vous montre,
Et m'offre la douceur dont un destin jaloux
M'a tantôt empêché d'aller jouir chez vous.
J'ose au moins me flatter de vous voir assez bonne,
Pour consentir au bien que le hasard me donne,
Et ne murmurer pas, que contre mon espoir
Il accorde à mes vœux le plaisir de vous voir.

ISABELLE.

Pour vous le faire croire, il suffit de vous dire
Que plus je vous connais, et plus je vous admire.
Les divertissements que vous vous choisissez

LE GALANT DOUBLÉ

Ne trouveront jamais qui les estime assez,
Votre agréable humeur galamment les ordonne ;
Mais afin d'épargner votre double personne,
À qui d'elle avec vous parlai-je maintenant ?
Est-ce à Dom Dionis, ou bien à Dom Fernand ?
Êtes-vous de Grenade, ou venez-vous de Flandre ?

DOM FERNAND.

De telles questions ont droit de me surprendre ;
Vous avez déjà su par d'autres que par moi,
Qu'en Flandre assez longtemps on m'a vu dans l'emploi,
Le désir du repos a causé ma retraite.
Cependant en ces lieux j'ai trouvé ma défaite,
Et mon cœur que l'amour n'avait pu surmonter,
Charmé de vos appas, n'a su leur résister ;
Vous le savez, mais las ! Je crains bien que votre âme
Ne cède au repentir d'avoir souffert ma flamme,
Et que ce rendez-vous ôté cruellement,
Ne soit déjà l'arrêt de mon bannissement.

ISABELLE.

Prévenir les sujets que j'aurais de me plaindre,
C'est fort adroitement pratiquer l'art de feindre.
Si j'avais pu tantôt tomber dans le panneau,
Vous me feriez encor y donner de nouveau ;
Mais quoi que mon esprit n'ait pas tant de lumières,
Il faut pour l'éblouir des fourbes moins grossières,
Et celles que par là vous pourrez attraper,
Auront un grand talent à se laisser duper.

DOM FERNAND.

Quelle énigme est-ce ci ? Madame...

THOMAS CORNEILLE

ISABELLE.

Je vous prie,

Afin d'ennuyer moins, changez de batterie ;
C'est assez sur ce ton, vous ne m'y prendrez pas.

DOM FERNAND, à *Béatrix*.

Tout ici de mon trouble augmente l'embarras.
Tire-moi de la peine où tu vois qu'on me laisse ;
Quelqu'un m'a-t-il su nuire auprès de ta Maîtresse ?
Béatrix, quelle erreur tient ses sens obsédés ?

BÉATRIX.

Ah, Monsieur Dom Fernand, vous vous dégrenadez ?
Vous ne me prenez plus pour amie ou parente !

DOM FERNAND.

Enfin je n'ai point l'âme assez intelligente,
Il faut s'expliquer mieux. De quoi m'accuse-t-on ?
Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? que croit-on de moi ?

GUZMAN.

Bon.

Voilà vous parler ferme, avisez à répondre.

ISABELLE.

Quoi, ce que vous oyez est peu pour vous confondre ?

DOM FERNAND.

Faute d'y rien comprendre, on m'en voit interdit.

BÉATRIX.

Madame, il veut, je crois, nous renverser l'esprit.
Donc tantôt tout du long me traitant d'Inconnue,
Vous n'avez point nié de m'avoir jamais vue,
De vous être adouci pour m'en conter un peu ?

DOM FERNAND.

Moi, je l'aurais nié ? pourquoi ce désaveu,

LE GALANT DOUBLÉ

Si t'ayant malgré toi dans la rue arrêtée...

BÉATRIX.

Avec combien de soin la pièce est concertée !
Vous n'attraperez rien à prendre ce détour.

DOM FERNAND.

Guzman.

GUZMAN.

Ce sont, Monsieur, gentillesse de Cour.
Lorsque le jeu leur plaît, le plus fin n'y voit goutte.

DOM FERNAND.

Mais, Madame, de grâce, éclaircissez mon doute,
Ne puis-je au moins savoir de quoi vous vous plaignez ?

BÉATRIX.

De vous voir archi-fourbe, et des plus raffinés.

DOM FERNAND.

Moi ?

BÉATRIX.

Qui voudra l'ouïr, c'est la même innocence.

DOM FERNAND.

Mais enfin...

ISABELLE.

Mais enfin quelle est votre espérance ?

Si je sais qu'en secret d'une Inconnue épris,
Vous êtes Dom Fernand, et non Dom Dionis,
Pourquoi sous ce faux nom tâcher à me surprendre ?
Arriver de Grenade, et me parler de Flandre,
Et de l'Armée enfin vous feignant de retour,
Me cacher qu'un procès vous amène à la Cour ?

DOM FERNAND.

Ce conte pour me nuire est un froid stratagème.

THOMAS CORNEILLE

Madame, qui le fait ?

ISABELLE.

J'ai tout su de vous-même.

DOM FERNAND.

De moi ? sans être fou, pourrais-je à mes dépens...

BÉATRIX.

Ma foi, vous n'aviez pas tantôt votre bon sens.

ISABELLE.

La rencontre chez moi vous était imprévue.

DOM FERNAND.

Quoi, Madame, aujourd'hui chez vous je vous ai vue ?

ISABELLE.

Vous y veniez sans peine, attiré par l'amour.

DOM FERNAND.

Parle ; m'as-tu, Guzman, quitté de tout le jour ?

GUZMAN.

Ah !

ISABELLE.

L'honnête garant que vous faites paraître !

DOM FERNAND.

Mais il vous peut...

GUZMAN.

Oui dea, je puis piéger mon Maître,

Il est Amant d'honneur si jamais il en fut.

ISABELLE.

De vos déguisements je découvre le but,

Pour conserver toujours quelque place en mon âme

Vous me voulez cacher votre nouvelle flamme,

Mais n'en croyez pas tant l'espoir que vous prenez,

L'un pour l'autre tous deux nous ne sommes point nés.

À la seule Inconnue adressez votre hommage.

LE GALANT DOUBLÉ

Aussi bien ma parole à Dom Félix m'engage,
Et jamais à vous voir je n'ai su me forcer,
Qu'aux moments de chagrin que j'avais à passer.

DOM FERNAND.

Ce n'est pas sans raisons que de justes alarmes,
Étonnant mon espoir, m'en défendaient les charmes,
Sans chercher un prétexte aux mépris qu'on me rend.
Le peu que je mérite en est un assez grand.

Ne dites point qu'ailleurs je partage ma flamme,
Mais dites qu'un Rival a su toucher votre âme,
Et que sa passion engageant votre foi,
Pour en remplir l'attente, il faut rompre avec moi.

ISABELLE.

Vous n'avez point d'intrigue avec une inconnue ?

DOM FERNAND.

Pour vous seule d'amour mon âme est prévenue,
Et cette ardeur est telle...

ISABELLE.

On en connaît le prix.

DOM FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

Adieu, c'est trop.

DOM FERNAND.

Retiens-la, Béatrix,

Aide-moi de mes feux à prouver l'innocence.

BÉATRIX.

Je ne sais quasi plus ce qu'il faut que j'en pense.

Madame, accordez-lui...

ISABELLE.

Quoi, tu peux l'écouter ?

BÉATRIX.

Mais ne trouveriez-vous aucun lieu de douter ?
S'il est Dom Fernand, comme il semble paraître,
Pourquoi s'obstiner tant à ne vouloir pas l'être ?
Sur quel espoir si loin pousser la fiction ?

ISABELLE.

Tu te laisses gagner à la compassion,
Et crois que jusqu'au cœur son déplaisir arrive ?

BÉATRIX.

C'est mon plus grand défaut, je suis trop compassive,
Et parmi mes galants d'amour et d'amitié,
J'en sais sur mon papier plus de cent de pitié ;
Il est des étourdis, que refuser d'entendre,
C'est contraindre autant vaut sur l'heure à s'aller pendre,
J'évite le désastre, et fais tout pour le mieux.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène III

DOM JUAN, DOM FERNAND, ISABELLE,
BÉATRIX, GUZMAN

DOM JUAN, *contrefaisant l'étonné.*

Que vois-je ? juste Ciel ! en croirai-je mes yeux ?
Vous êtes ici ? vous ? ma surprise est extrême.

DOM FERNAND.

Qui vous la peut causer ?

DOM JUAN.

Mais c'est vous-même ?

C'est vous ? Dom Dionis ?

DOM FERNAND.

Que veut-on que je sois ?

Parlez.

DOM JUAN.

J'en crois à peine encor ce que je vois.

ISABELLE.

Mais qui de ce transport vous peut rendre capable ?

DOM JUAN.

Une aventure étrange, et qui semble une fable.

Madame, à ce détour que je viens de quitter.

Un Cavalier passant, j'ai voulu l'arrêter,
Tel que Dom Dionis, mêmes traits de visage,
Même voix, même port c'est la vivante image,
Et beaucoup se vêtant de la même façon,
Son habit a laissé mon erreur sans soupçon.
Pour m'en faire sortir, quoi qu'il est pu me dire,
J'ai pris tout pour adresse, et cru qu'il voulait rire.
Et serais encor loin de m'en voir éclairci,
Si je ne rencontrais Dom Dionis ici.

DOM FERNAND.

Son nom est Dom Fernand ?

DOM JUAN.

Je n'ai su rien apprendre,
Sinon que pour quelque autre on me l'aurait fait prendre,
Et sans plus m'écouter il a tiré chemin.

BÉATRIX.

Madame, assurément c'est notre Grenadin.

ISABELLE.

Pauvre dupe !

BÉATRIX.

Pas tant peut-être qu'il vous semble.

DOM FERNAND.

Mais si le Ciel permet qu'un autre me ressemble,
Faut-il sous ce malheur que je sois accablé ?

GUZMAN.

Monsieur, je suis perdu si vous êtes doublé.
Ce second Dionis terriblement me choque,
Aux dépens de mon dos j'en crains bien l'équivoque.
Si l'abordant pour vous, il prend son sérieux ?

LE GALANT DOUBLÉ

DOM JUAN.

Enfin jamais portrait ne ressemblera mieux.
Tout autre y serait pris.

ISABELLE.

Il faut que je l'avoue,
Chacun de vous fait bien dans le rôle qu'il joue,
Le conte avec grand art est sans doute inventé.
De grâce, Dom Juan, vous a-t-il bien coûté ?
Ce rare effort d'esprit vous comblera de gloire.

DOM JUAN.

Je ne suis point surpris qu'on ait peine à me croire,
Moi-même qui m'en trouve encor tout interdit,
Je prendrais pour un conte un semblable récit ;
Mais il n'est rien plus vrai.

BÉATRIX.

Vous en doutez, Madame ?

ISABELLE.

Qu'il est souvent aisé de tromper une Femme !
Simple, tu ne vois pas qu'ils s'entendent tous deux ?

BÉATRIX.

Doutez, puisqu'il vous plaît ; pour moi, je suis pour eux,
Et j'ai vu tant de fois de telles ressemblances,
Que je ne puis avoir toutes vos défiances.
Pour s'être tenu prêt à fourber avec nous,
Pouvait-il deviner qu'on le menait chez vous ?
Y serait-il venu sachant ce qu'il hasarde ?
Outre que si vous-même y voulez prendre garde,
Quel que soit leur rapport de visage et de voix,
L'autre semblait moins large, et plus grand de deux doigts.

DOM JUAN.

Oui, je lui crois la taille un peu plus déchargée.

DOM FERNAND.

Non, non, c'est entre nous une histoire forgée,
Madame en juge mieux, et me doit quereller,
De peur que mon malheur ne m'oblige à parler.

ISABELLE.

Quels reproches de vous aurais-je lieu de craindre ?

DOM FERNAND.

Celui de mal aimer, ou plutôt de trop feindre,
Et de m'avoir caché qu'un plus heureux que moi
Était Maître du cœur où prétendait ma foi.

ISABELLE.

Si quelque autre a sur lui la victoire obtenue,
Je pourrais opposer l'amour d'une Inconnue ;
Mais quoi que vous fassiez j'y prends peu d'intérêt.

DOM FERNAND.

Pour l'Inconnue enfin je ne sais ce que c'est,
Une telle aventure en vain pour moi s'applique,
Je n'y prends point de part, mais...

GUZMAN.

Monsieur, vous perdez temps.

BÉATRIX.

Quel serait son dessein,

Madame ? pensez-vous...

ISABELLE.

Tu me parles en vain.

Je ne croirai jamais qu'un autre lui ressemble,
Si tous deux aujourd'hui je ne les vois ensemble.
Tantôt pour m'éclaircir il peut venir chez moi.

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

J'irai, mais Dom Fernand vous répond-il de soi ?

ISABELLE.

Qu'un semblable souci n'ait rien qui vous tourmente.

Depuis une heure au plus j'ai revu son Amante,

Qui sans savoir encor ce que je crois de lui,

Doit chez moi de nouveau l'envoyer aujourd'hui.

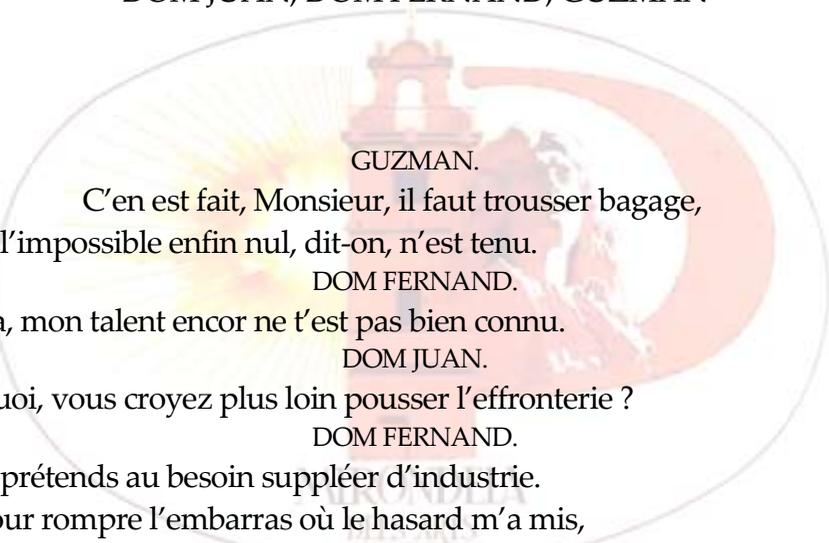
L'un ou l'autre y manquant, je sais mon personnage,

Adieu.



Scène IV

DOM JUAN, DOM FERNAND, GUZMAN



GUZMAN.

C'en est fait, Monsieur, il faut troussez bagage,
À l'impossible enfin nul, dit-on, n'est tenu.

DOM FERNAND.

Va, mon talent encor ne t'est pas bien connu.

DOM JUAN.

Quoi, vous croyez plus loin pousser l'effronterie ?

DOM FERNAND.

Je prétends au besoin suppléer d'industrie.
Pour rompre l'embarras où le hasard m'a mis,
Il ne faut qu'un exempt qui soit de vos amis.

DOM JUAN.

Je puis vous en fournir.

DOM FERNAND.

Voyons-en un de grâce,
Et nous concerterons ce qu'il faudra qu'il fasse.

DOM JUAN.

Ce que vous méditez voudra le jour entier ;
Ainsi puisque avec vous je suis dans ce quartier,

LE GALANT DOUBLÉ

Dégagez ma parole avant que de rien faire.
Par devoir tout au moins voyons votre Beau-père,
Ce serait l'offenser que d'attendre à demain.

DOM FERNAND.

Je sais qu'il faut le voir, et j'en ai le dessein,
Mais souffrez que sans vous je lui fasse visite,
Allant seul, je pourrai plutôt en être quitte,
Et s'il veut m'arrêter, je feindrai que ce soir
Un succès important m'oblige à vous revoir.
Tu connais sa maison, Guzman ?

DOM JUAN.

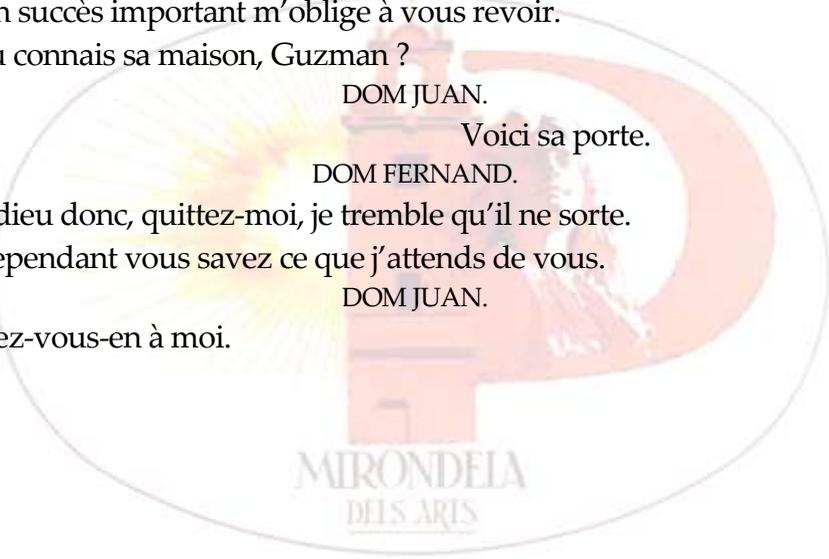
Voici sa porte.

DOM FERNAND.

Adieu donc, quittez-moi, je tremble qu'il ne sorte.
Cependant vous savez ce que j'attends de vous.

DOM JUAN.

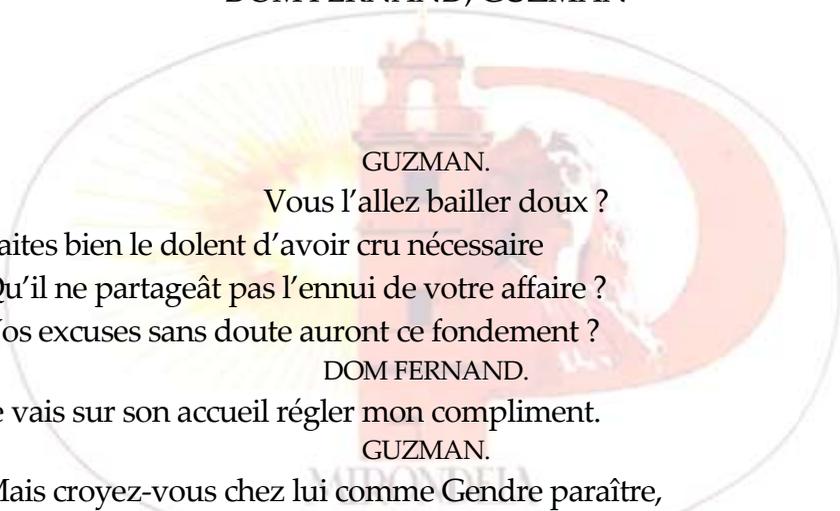
Fiez-vous-en à moi.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène V

DOM FERNAND, GUZMAN



GUZMAN.

Vous l'allez bailler doux ?

Faites bien le dolent d'avoir cru nécessaire
Qu'il ne partageât pas l'ennui de votre affaire ?
Vos excuses sans doute auront ce fondement ?

DOM FERNAND.

Je vais sur son accueil régler mon compliment.

GUZMAN.

Mais croyez-vous chez lui comme Gendre paraître,
Sans que soudain ailleurs il vous fasse connaître ?
Si jusqu'à l'Inconnue on fait courir ce bruit,
Au choix de Léonor vous vous verrez réduit.
Isabelle de vous déjà se désabuse.

DOM FERNAND.

Il faut pour le Beau-père inventer quelque ruse,
Et la mener si bien, qu'après mon compliment
Il me permette encor huit jours d'éloignement.
Je puis chez Dom Juan d'une affaire secrète

LE GALANT DOUBLÉ

Pour un terme si court prétexter ma retraite,
Pressez mon aventure, et pénétrer enfin
Quel succès de mes feux doit régler mon destin.

GUZMAN.

Ce sont deux volatils dont je crains bien l'issue.
Deux beautés à la fois vous ont frappé la vue,
Et quittant Léonor sur l'appas d'un faux bien,
Vous risquerez à tout, et n'attraperez rien.

DOM FERNAND.

Voyons-la, puisque au Père il faut rendre visite,
Entrons. Mais Dieux, Guzman, que j'ai l'âme interdite !

GUZMAN.

Qu'avez-vous ?

DOM FERNAND.

Qui jamais vit un feu plus constant ?
Dans la cour de Dom Diègue on m'épie, on m'attend,
J'y vois mon inconnue avecque sa Suivante.

GUZMAN.

N'en doutez point, Monsieur, la chose est évidente,
Elle a su votre hymen, et voulant l'empêcher
Ici chez le Beau-père elle vient vous chercher.
Voilà comme un secret ne se peut jamais taire.

Scène VI

DOM FERNAND, LÉONOR, JACINTE,
GUZMAN

LÉONOR, à *Jacinte*.

Que Dom Fernand s'expose à venir chez mon Père ?

JACINTE.

Sa passion par là se croit justifier.

Il avait su de vous qu'on veut vous marier,

Et d'Isabelle ensuite ayant appris le reste,

Il vient chercher à rompre un hymen si funeste.

Madame, qui craint tout doit un peu hasarder.

LÉONOR.

Il m'en croit offensée, et n'ose m'aborder.

DOM FERNAND.

M'ayant vu prêt d'entrer, Guzman, que dira-t-elle ?

LÉONOR, à *Dom Fernand*.

De votre amour pour moi cette épreuve est cruelle,

Et je n'aurais pas cru qu'un mouvement jaloux

Vous fît payer si mal ce que j'ai fait pour vous.

Quoique sur mon rapport vous ayez lieu de craindre

LE GALANT DOUBLÉ

Que mon Père à l'hymen ne me veuille contraindre,
Vous avez dû me croire assez de fermeté
Pour n'en redouter pas toute l'autorité.
Cependant c'est par vous que le sort m'assassine ;
Vous venez chez Dom Diègue assurer ma ruine,
Et ne voulez pas voir qu'en ce pressant ennui
C'est me perdre en effet que paraître chez lui.
Qu'y venez-vous chercher, sachant ce qui se passe ?
Laissez-moi les moyens d'éviter ma disgrâce,
Et ne dédaignez pas, pour mériter ma foi,
Quand j'ose tout pour vous, de faire un peu pour moi.

DOM FERNAND.

Si vous voulez, Madame, en croire l'apparence,
Le sujet qui m'amène est pour vous une offense,
Et par ce qui paraît, déclaré contre vous
J'ai mérité l'aigreur de tout votre courroux.
Je venais chez Dom Diègue, et vous pouvez me dire
Qu'il semble contre soi que mon amour conspire,
Puisque m'y hasardant, je ne pouvais douter
Que le vôtre par là n'eût tout à redouter ;
Mais j'atteste le Ciel qui voit toute mon âme,
Qu'on ne brûla jamais d'une si pure flamme,
Et que quoi qu'en ordonne un destin trop jaloux,
Je périrai plutôt que n'être point à vous.

LÉONOR.

Un semblable serment a pour moi bien des charmes ;
Mais daignez m'épargner de puissantes alarmes,
Et pour ne me laisser aucun lieu de souci,
Sans vouloir voir Dom Diègue éloignez-vous d'ici.

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

J'y consens, mais pour prix d'une amour si fidèle,
Ne puis-je...

LÉONOR.

De ma part allez voir Isabelle,
Et suivez un espoir qui vous est confirmé,
Si vous aimez autant que vous êtes aimé.

DOM FERNAND.

Ah ! si vous en doutez...

LÉONOR.

Retirez-vous, de grâce,
Mon amour vous l'ordonne, et ma crainte vous chasse ;
Être ici plus longtemps ce serait me trahir.
Adieu.

DOM FERNAND.

Vous le voulez, et je dois obéir.



Scène VII

LÉONOR, JACINTE

JACINTE.

Madame, heureusement de la ville arrivées,
Au besoin dans la cour nous sommes trouvées.
Il eût vu votre Père, et fait peut-être éclat.

LÉONOR.

J'ai souffert dans mon cœur un étrange combat,
D'un si hardi dessein je voyais tout à craindre.

JACINTE.

Mais puisqu'il vous connaît, il n'est plus temps de feindre,
Il faut songer à rompre, ou recevoir sa foi.

LÉONOR.

Viens dans mon cabinet en résoudre avec moi.

ACTE IV



Scène première

BÉATRIX, GUZMAN

BÉATRIX,

paraissant à la porte d'Isabelle au même temps que Guzman se présente pour entrer.

Guzman vient seul ici ! qu'a-t-il fait de son Maître.

GUZMAN.

Je suis son Lieutenant quand il ne peut paraître,
Avec un grand Parleur dans la rue arrêté,
Il trouve à le quitter quelque difficulté,
Et s'il tarde un peu trop, craignant qu'on ne l'accuse,
Il m'envoie en tous cas en faire son excuse.
Il saura trancher court, et peut-être il me suit.

BÉATRIX.

Enfin on l'attendra plutôt jusqu'à la nuit.
Mais pourquoi n'entrer pas ? qui t'arrête à la porte ?

GUZMAN.

J'en avais à mon gré raison valable et forte ;
Mais on ne saurait fuir ce qui doit arriver,
Je craignais de te voir, et tu me viens trouver.

BÉATRIX.

Quoi, pour te faire peur suis-je assez effroyable ?

THOMAS CORNEILLE

GUZMAN.

Non pas, mais je te crains pourtant comme le diable,
Et choisirais plutôt, s'il dépendait de moi,
D'être tenté par lui que de l'être par toi.

BÉATRIX.

Ne t'épouvante point ; si ton cœur en soupire,
Tu t'accoutumeras.

GUZMAN.

Il ne coûte qu'à dire ;

Et quoi qu'un pauvre cœur soit tout percé de coups,
Pourvu qu'on s'accoutume il doit être fort doux ?
Mais en m'accoutumant, comme j'ai l'âme prompte,
Quand je n'en pourrai plus, ce sera pour mon compte.
Cependant de ta part, loin de me soulager,
Tu t'accoutumeras à me faire enrager.

BÉATRIX.

Tu crois donc qu'à me voir ton repos se hasarde ?

GUZMAN.

Je suis tout palpitant dès que je te regarde,
Et de mes sens ravis en contemplation,
Mes yeux seuls près de toi gardent leur fonction,
Peu s'en faut que mon cœur n'en soit paralytique.

BÉATRIX.

Pourrait-il craindre un mal que ta langue m'explique ?
Qui le connaît si bien n'est pas pour en mourir,
Et si je t'ai blessé, je pourrai te guérir.

GUZMAN.

Si tu connais assez jusqu'où va ma blessure,
Tu n'entreprendras pas une légère cure,
Et je puis t'en promettre un honneur sans égal,

LE GALANT DOUBLÉ

La rechute, dit-on, est pire que le mal,
Mais à guérir le mien s'il faut que tu consentes,
Tiens mon cœur en état d'en avoir de fréquentes,
Et songe qu'avec toi ravi de s'embourber,
Il ne voudra guérir qu'afin de retomber.

BÉATRIX.

Va, Guzman, j'aurai soin, de peur qu'il ne t'empire,
D'avoir quelque douceur chaque jour à te dire,
Ni langueurs ni soupirs ne te coûteront rien.

GUZMAN.

Je crois qu'aux délicats tout cela fait grand bien,
Mais pour moi qui crains fort les crudités venteuses
J'eus toujours l'estomac contraire aux viandes creuses,
Et quand pour mes péchés il en est question,
Je n'en tâte jamais sans indigestion.

BÉATRIX.

Tu n'es donc point mon fait, ainsi que de tous âges.
Parmi mes Soupirants j'en ai de tous étages.
Je reçois compliment, soins, complaisance, vœux,
Mais ce meuble d'amour est tout ce que j'en veux,
Chacun me fait sans peine écouter son martyre,
J'estime les polis, et les sots me font rire.
C'est ainsi que l'amour dans mon cœur se nourrit.

GUZMAN.

Cet amour est bien jeune, on n'a guère d'esprit.
Je sais bien qu'en effet, quand il commence à naître,
Ce n'est que de douceurs qu'il aime à se repaître,
Cet aliment alors sans peine le soutient,
Mais je le crois léger quand l'appétit lui vient.

S'en tenir toujours à, *tu m'aimes, et je t'aime*,
Si c'est faire enrager, c'est enrager soi-même,
Et le simple art coquet, si des sottises l'ont eu,
Sans de grands ragoûts n'est pas grande vertu.

BÉATRIX.

Tu vas un peu trop loin ; encor sommes-nous faites
Pour ouïr des douceurs, écouter des fleurettes ;
C'est à quoi la plus prude aisément se résout,
Mais il faut que toujours la vertu règle tout.

GUZMAN.

Tu me la bailles belle avec ta pruderie.
Enfin qu'attrape-t-on par la coquetterie,
Et que sert la vertu que tu me veux prêcher,
Si sous l'habit du vice on aime à la cacher ?
C'est être sage en vain que ne la point paraître.
Pour moi, je suis pêcheur autant qu'il le faut être,
Et je ne sache rien qui me choque l'esprit,
Comme se vendre au Diable, et s'y vendre à crédit.

BÉATRIX.

Je pense, pour t'avoir, qu'il lui doit coûter bonne.

GUZMAN.

Ce n'est pas trop *gratis*, et fol est qui s'y donne.
Mais enfin, bien plutôt que je n'eusse espéré.
D'avec son grand Parleur mon Maître s'est tiré.

Scène II

DOM FERNAND, GUZMAN, BÉATRIX

GUZMAN.

Monsieur, on vous attend, mais cependant j'enrage
D'être avant vous ici venu faire message ;
Avec la Béatrix pour avoir babillé,
Jusques aux intestins je me trouve grillé.

DOM FERNAND,

faisant semblant de ne pas connaître Guzman.

Que veut dire ce fou ?

GUZMAN.

Ben, et grand bien vous fasse ;

Voyez s'il y fait chaud, je vous quitte la place,
Pour m'ôter de péril vous venez bien à point.

DOM FERNAND, *le repoussant.*

Ami, les froids railleurs ne divertissent point,
Retire-toi.

GUZMAN.

Chasser un homme de ma sorte ?

BÉATRIX.

Voyez qu'exprès pour vous j'attendais à la porte ;

THOMAS CORNEILLE

Mais comme je n'ai pas le don de deviner,
Apprenez-moi quel nom il me faut vous donner.

DOM FERNAND.

Le mien est Dom Fernand, est-ce que l'on en doute ?

BÉATRIX.

Si vous ne vous nommez, Monsieur, on n'y voit goutte,
Et quand Dom Dionis...

DOM FERNAND.

Encor Dom Dionis ?

Ces divertissements devraient être finis.
Cet Objet inconnu qui me tait sa naissance,
Me fait de ta Maîtresse implorer l'assistance,
Et pour m'en éclaircir je suis ici venu.

BÉATRIX.

Ainsi donc ce valet ne vous est pas connu ?

DOM FERNAND.

Je ne le vis jamais, bien loin de le connaître.

GUZMAN.

Quoi, vous ne seriez pas Dom Dionis mon Maître ?

DOM FERNAND, *lui donnant un soufflet.*

Maraud tu peux railler ?

GUZMAN.

Monsieur vous êtes prompt.

Ah, devant Béatrix m'avoir fait un affront !

J'en ai la rage au cœur.

BÉATRIX.

Vous avez été vite.

DOM FERNAND.

Il aurait vu sans toi comme je m'en acquitte,
Et si Dom Dionis m'a jamais ressemblé.

LE GALANT DOUBLÉ

GUZMAN.

Peste de la figure, et du Maître Doublé.

DOM FERNAND, *tirant sa bourse de sa poche.*

Mais avant que d'entrer, prends, et daigne me dire
Pour quel charmant Objet mon triste cœur soupire ;
Je crains de ta Maîtresse encor quelques refus.

BÉATRIX.

Vous me voulez en vain éprouver là-dessus,
Cet essai n'est pour vous qu'une faible ressource.

DOM FERNAND.

Mais...

BÉATRIX.

Mon cœur est fermé, n'ouvrez point votre bourse.

DOM FERNAND.

Au moins...

BÉATRIX.

Encor un coup ; Monsieur, je ne prends rien,
Vous me connaissez mal.

GUZMAN.

Ô la Fille de bien !

Elle est incorruptible.

DOM FERNAND.

Un présent t'épouvante !

BÉATRIX.

Pourquoi, s'il m'en revient plus de mille de rentes ?
Mais il faut, quels qu'ils soient, pour les voir sans mépris,
Que la galanterie en fasse tout le prix.
Je veux qu'avec tant d'art son adresse en ordonne,
Qu'on me soit obligé de tout ce qu'on me donne,
Et qu'on fasse si bien, que le don accepté,

THOMAS CORNEILLE

Je semble avoir encor moins reçu que prêté.
C'est assez que mon cœur connaît ce que j'en pense.

DOM FERNAND.

Pour tes adorateurs c'est trop de récompense ;
Mais en ayant grand nombre, il est bien malaisé
Qu'ils touchent vivement un cœur si divisé.
De l'un par l'autre ainsi tu confonds le service.

BÉATRIX.

L'Alphabet que j'en tiens à chacun rend justice,
Et selon les degrés du mérite qu'il a,
Pour ne confondre rien, je lui fais un Nota.

DOM FERNAND.

Le secret est galant pour ne s'y méprendre.

BÉATRIX.

Nous avons obligé ma Maîtresse à descendre ;
La voici qui paraît.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène III

DOM FERNAND, ISABELLE, BÉATRIX,
GUZMAN

DOM FERNAND.

Dois-je encor redouter

L'erreur qui contre moi vous a fait emporter ?
L'ordre d'une inconnue à qui mon cœur se donne,
Veut qu'à vos volontés Dom Fernand s'abandonne,
Et dans l'obscur succès dont je presse la fin,
Ce que vous résoudrez réglera mon destin.

ISABELLE.

Vous serez Dom Fernand, si vous le voulez être,
Lorsque Dom Dionis aura voulu paraître ;
Vous êtes tous les deux tant qu'on ne le voit pas.

BÉATRIX.

Ne doutez plus, Madame, il n'est qu'à trente pas ;
Son Valet qu'il envoie en ôte tout scrupule.

ISABELLE.

Il ne me l'ôte pas.

GUZMAN.

Je suis moins incrédule,

THOMAS CORNEILLE

Et me suis trop senti de la contrefaçon.

DOM FERNAND.

Mais, Madame, pourquoi cet outrageant soupçon ?

Que pourrais-je espérer d'une lâche imposture ?

ISABELLE.

Sans aucun intérêt je vois cette aventure ;

Dionis ou Fernand, tout est égal pour moi,

Je vous l'ai déjà dit, Dom Félix a ma foi ;

Mais la Dame Inconnue à qui vous voulez plaire,

Par beaucoup de raisons me doit être bien chère,

Et si vous la trompez, je ne puis refuser

D'employer tous mes soins à la désabuser.

DOM FERNAND.

Jamais fidélité n'approcha de la mienne.

ISABELLE.

Entrons, en attendant que Dom Dionis vienne ;

C'est l'unique moyen de vous justifier.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène IV

ISABELLE, DOM FERNAND, BÉATRIX,
GUZMAN, UN EXEMPT, SUITE DE L'EXEMPT

L'EXEMPT, *saisissant l'épée de Dom Fernand.*

Monsieur, de par le Roi, je vous fais prisonnier.

DOM FERNAND.

Moi ?

L'EXEMPT

Vous-même.

DOM FERNAND.

Voyez quelle erreur est la vôtre,

Messieurs, vous me prenez sans doute pour un autre.

L'EXEMPT.

Dom Fernand d'Avalos nous est assez connu.

Vous verrez le Décret contre vous obtenu.

Votre Partie enfin a fait voir qu'à Grenade

Vous avez fait tuer D. Lope d'Alvarade,

Qu'un autre en est pour vous faussement accusé.

GUZMAN, *bas.*

Voici pour les surprendre un trait assez rusé,

Il faut aider la Pièce.

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

Ah ! Messieurs, je proteste...

L'EXEMPT.

C'est aux Juges demain que vous direz le reste,
Ces éclaircissements passent ma fonction.

ISABELLE.

Mais ne pourrait-il pas vous donner caution ?

L'EXEMPT.

Madame, à ces rigueurs la Justice est contrainte.

GUZMAN.

Messieurs, pour un soufflet, je couche aussi ma plainte.

L'EXEMPT.

Marchons sans faire éclat.

GUZMAN.

Me voilà satisfait ;

Ah ! Monsieur Dom Fernand, vous payerez le soufflet.

DOM FERNAND, *à Isabelle.*

Je puis fort aisément prouver mon innocence ;
Mais en vous cependant je mets mon espérance,
Rendez-vous favorable à seconder mes vœux.

GUZMAN.

Je le verrai loger.

Scène V

ISABELLE, BÉATRIX

BÉATRIX.

Vous vous défiez d'eux,
Et voudrez croire encor que le tout soit adresse ?

ISABELLE.

Nomme ma défiance injustice ou faiblesse,
Condamne sur mes sens ce qu'elle a de pouvoir,
Dans ces occasions on n'en peut trop avoir.

BÉATRIX.

Quoi, vous la croiriez juste, après ce qui se passe ?

ISABELLE.

Je plains de Dom Fernand la fâcheuse disgrâce ;
Mais crois-moi, ses détours vont être superflus,
Puisqu'il est arrêté, Dom Dionis n'est plus.
Son Valet qui le suit fait voir le stratagème.

BÉATRIX.

J'en avais cru d'abord la ressemblance extrême,
Mais ici tout à l'heure, à le voir de plus près,
J'ai fort bien remarqué qu'ils n'ont pas les mêmes traits.

Qui s’y veut attacher, en voit la différence.

ISABELLE.

Tu seras toujours folle avec ta ressemblance.

Enfin c’est Dom Juan qui t’a gâté l’esprit.

Il n’est rien de plus vrai que ce qu’il nous dit ?

Voilà comme tu crois si tôt que l’on t’en conte

BÉATRIX.

Bien d’autres là-dessus ont la croyance prompte,

Et quand je m’examine, au moins vois-je de quoi

Mériter les soupirs qui s’adressent à moi.

Qu’on en vienne aux transports, qu’on se plaigne, languisse,

Pourquoi ne croire pas que l’on me rend justice ?

La fausse modestie est des faibles d’esprits ;

Après tout, il est bon de connaître son prix.

Quelques vœux dont chacun à l’envi nous accable,

Qui croit en être digne, en devient plus aimable.

Pour moi, qui sur moi-même ouvre assez bien les yeux,

Je sais ce que je vaux, et j’en crois valoir mieux ;

J’en prends un droit d’empire, un air de confiance,

Qui force les plus fiers, et prend les cœurs d’avance,

Un peu d’orgueil sied bien pour en venir à bout,

Et pour grossir la troupe on fait armes de tout.

Vous savez qu’en Amants je ne hais pas la foule,

La beauté se flétrit, la jeunesse s’écoule,

Et je tiens qu’en notre âge il faut sans consulter

Prendre tout, au hasard de ce qui doit rester.

ISABELLE.

Je te souffre l’erreur qui t’a toujours flattée ;

Mais dans mon cœur enfin la chose est arrêtée,

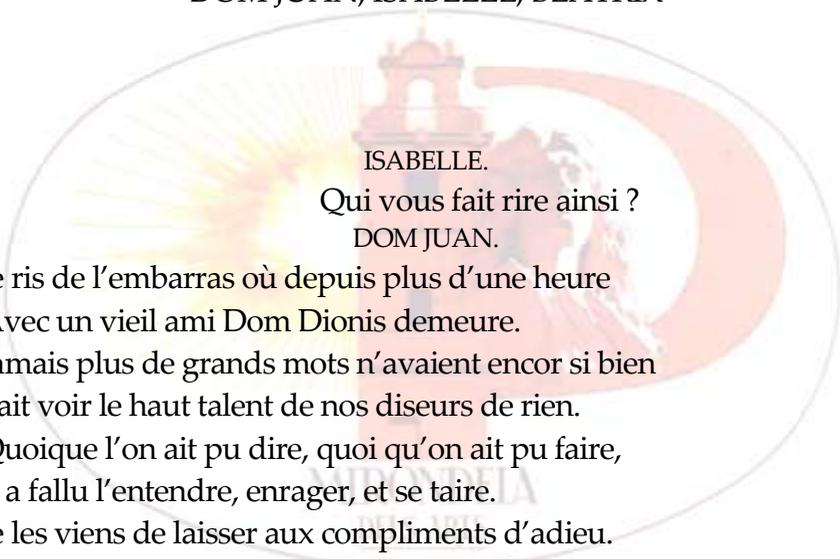
LE GALANT DOUBLÉ

Et quand Dom Dionis serait tel que tu crois,
J'ai su pour Dom Félix déterminer mon choix.
Son retour à Madrid que dans peu l'on espère,
S'il est toujours le même, achèvera l'affaire,
Et si pour Léonor j'étais hors de souci...
Mais je vois Dom Juan.



Scène VI

DOM JUAN, ISABELLE, BÉATRIX



ISABELLE.

Qui vous fait rire ainsi ?

DOM JUAN.

Je ris de l'embarras où depuis plus d'une heure
Avec un vieil ami Dom Dionis demeure.
Jamais plus de grands mots n'avaient encor si bien
Fait voir le haut talent de nos diseurs de rien.
Quoique l'on ait pu dire, quoi qu'on ait pu faire,
Il a fallu l'entendre, enrager, et se taire.
Je les viens de laisser aux compliments d'adieu.

ISABELLE.

Dom Dionis ne fait que sortir de ce lieu.

DOM JUAN.

Dom Dionis ?

ISABELLE.

Lui-même.

DOM JUAN.

Oui, sans doute, Madame,

Je viens tâcher encor à surprendre votre âme,

LE GALANT DOUBLÉ

Mais me donnant la main, pour vous éclaircir mieux,
À trente pas d'ici vous en croirez vos yeux.

BÉATRIX.

J'y vais pour vous, Madame, Et si votre assurance...

DOM JUAN.

Il n'en est pas besoin, le voici qui s'avance.



Scène VII

DOM FERNAND, DOM JUAN, ISABELLE,
BÉATRIX

BÉATRIX.

Et bien, voyez un peu les yeux de celui-ci.
Madame, tout de bon l'autre est-il fait ainsi,
Et si quelque rapport à douter vous engage,
Pourriez-vous lui trouver même tour de visage ?
Ce front vous semble-t-il également ouvert ?

ISABELLE.

Tout augmente mon trouble, et mon esprit s'y perd ;
Mais tu doutes en vain, Béatrix, c'est le même.

DOM FERNAND.

Madame, on craint toujours quand l'amour est extrême,
Et je vous dois paraître encor inquieté
D'un fâcheux embarras qui m'a trop arrêté.
J'appréhendais chez vous de m'être fait attendre,
Mais je me trouve encor le premier à m'y rendre,
Et votre Dom Fernand qu'on y faisait venir,
Du moins, s'il s'en souvient, s'est laissé prévenir.

LE GALANT DOUBLÉ

ISABELLE.

Dom Fernand est venu dégager sa parole.
Vous pouvez là-dessus poursuivre votre rôle,
Il vous laisse en état de bien l'exécuter.

DOM FERNAND.

J'ai lieu d'être surpris qu'on ait pu l'arrêter.

ISABELLE.

Quoi, pour votre intérêt vous voulez qu'il s'arrête,
Quand le pouvoir du Roi rend son excuse prête ?
C'est pour n'y pas céder une trop juste loi.

DOM FERNAND.

Que dites-vous, Madame ? il est mandé du Roi ?

ISABELLE.

Que vous êtes adroit à bien donner le change !
Mais rien de votre part ne doit sembler au étrange,
Et la fourbe est pour vous un don si naturel...

DOM FERNAND.

M'en accusez encor ! ce reproche est cruel,
Si votre injuste erreur vous est toujours si chère,
Que rien sans Dom Fernand ne vous peut satisfaire,
Quoi qu'il vous opposât, deviez-vous consentir,
Puisqu'il était chez vous, à le laisser sortir ?

ISABELLE.

Le trait est si subtil, qu'il faut que je confesse
Qu'on ne peut rien conduire avec plus de justesse,
Et comme de l'Exempt je connaissais le nom,
J'ai cru, vous arrêtant, que c'était tout de bon.
Où l'avez-vous laissé ?

DOM FERNAND.

Qui, Madame ?

THOMAS CORNEILLE

ISABELLE.

Hé de grâce,

Faites voir ailleurs vos tours de passe-passe.
L'on me dupe d'abord, mais j'en reviens soudain.

DOM FERNAND.

Qu'est-ce ci ?

DOM JUAN, à *Dom Fernand*.

Remettez la partie à demain.

Aussi bien pour guérir l'erreur qui la possède,
Vous voir tous deux ensemble est l'unique remède.
Sans une telle preuve elle n'a point de foi.

DOM FERNAND.

Béatrix.

BÉATRIX.

Elle voit son erreur comme moi,
Mais l'obstination d'une Femme à combattre,
Est un petit Démon qui fait le diable à quatre,
Son esprit de longtemps n'en sera délivré.

MIRONDELA
DELS ARTS

Scène VIII

DOM FERNAND, DOM JUAN, ISABELLE,
GUZMAN, BÉATRIX

GUZMAN.

Enfin je suis content, le galant est coffré,
S'il m'a pu souffleter, il en payera l'amende.

BÉATRIX.

Tu l'as suivi, Guzman ?

GUZMAN.

Suivi ? belle demande !

DOM FERNAND.

Qui ? parle, explique-toi.

GUZMAN.

Vous en serez surpris,

Monsieur, votre Figure est un sot mal appris,
Mais réjouissez-vous.

DOM FERNAND.

Quel sujet m'y convie ?

Dis.

GUZMAN.

Vous serez roué bientôt en effigie ?

THOMAS CORNEILLE

DOM FERNAND.

Maraud...

GUZMAN.

Votre portrait, ce Dom Fernand maudit,
D'un saut qu'on lui prépare a lieu d'être contrit ;
Pour vol, brûlement, meurtre, on l'a mis en clôture.

DOM FERNAND.

On l'a saisi ?

GUZMAN.

Demain il aura la torture.

DOM FERNAND.

Quoi, ce même Fernand qu'on dit me ressembler ?

GUZMAN.

Le traître d'un soufflet a pensé m'accabler,
Sa main pesante et large a grande expérience ;
Je l'eusse pris pour vous sans cette différence,
Tant sur vous, aux mains près, il est bien copié.

DOM FERNAND.

Il t'a battu ?

GUZMAN.

Monsieur, j'en suis estropié ;
Mais si pareils soufflets sont toujours dans sa manche,
Je prétends en avoir bientôt bonne revanche,
Et venir des premiers ouïr son compliment,
Quand il haranguera patibulairement.

DOM FERNAND.

Madame, après cela seriez-vous si cruelle,
Que de douter encor...

GUZMAN.

Il était avec elle,
Monsieur, quand au collet on l'est venu griffer.

LE GALANT DOUBLÉ

ISABELLE.

Certes, je vous devrais aider à me duper ?
Mais personne jamais n'eut moindre complaisance,
Vous perdez votre temps.

DOM FERNAND.

L'étrange défiance !

Vous voyez, vous oyez, et vous ne croyez rien.

ISABELLE.

Je crois tout, mais enfin je vous connais trop bien.

DOM FERNAND.

Quoi, c'est moi qu'en prison Guzman a vu conduire ?

ISABELLE.

Guzman mérite bien que vous daigniez l'instruire,
Il fait de vos leçons un merveilleux emploi.
Tu l'as donc vu, Guzman ?

GUZMAN.

Tout comme je vous vois.

ISABELLE.

Où l'a-t-on fait entrer ?

GUZMAN.

À deux détours de rue,

Ici... Mais la prison vous doit être connue.

DOM FERNAND.

Madame...

ISABELLE.

C'est assez, nous nous verrons demain,
Adieu ; viens, Béatrix.

DOM FERNAND.

Quel est votre dessein ?

Au moins de quelque espoir daignez flatter ma flamme.

THOMAS CORNEILLE

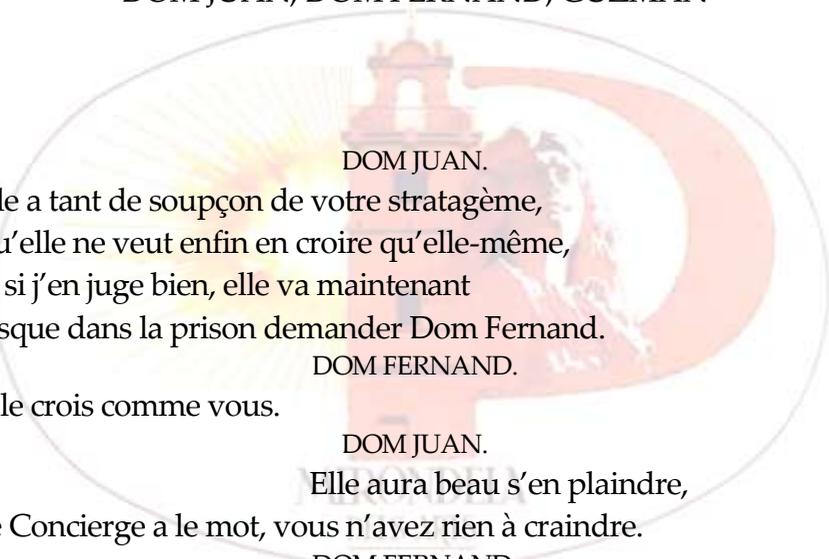
ISABELLE.

Vous avez déjà su le secret de mon âme,
Ma foi pour Dom Félix toujours se soutiendra ;
Et pour vos intérêts, le temps en résoudra.



Scène IX

DOM JUAN, DOM FERNAND, GUZMAN



DOM JUAN.

Elle a tant de soupçon de votre stratagème,
Qu'elle ne veut enfin en croire qu'elle-même,
Et si j'en juge bien, elle va maintenant
Jusque dans la prison demander Dom Fernand.

DOM FERNAND.

Je le crois comme vous.

DOM JUAN.

Elle aura beau s'en plaindre,
Le Concierge a le mot, vous n'avez rien à craindre.

DOM FERNAND.

Non, si mon Inconnue avecque moi d'accord
M'avait pour assurance expliqué son vrai sort.
Je ne sais que résoudre à moins de la connaître.

DOM JUAN.

Que chez votre Beau-père elle ait osé paraître !
Cet effort part d'un cœur profondément atteint.

DOM FERNAND.

Il en faut voir la fin, et l'amour m'y contraint,

THOMAS CORNEILLE

Mais comme j'en attends toujours quelque message,
En vain votre parole à Dom Diègue m'engage,
Je ne puis aujourd'hui me résoudre à le voir.
Inventez quelque excuse, allez chez lui ce soir ;
Pour en manquer pour moi vous avez trop d'adresse.

DOM JUAN.

Il faut vous satisfaire.

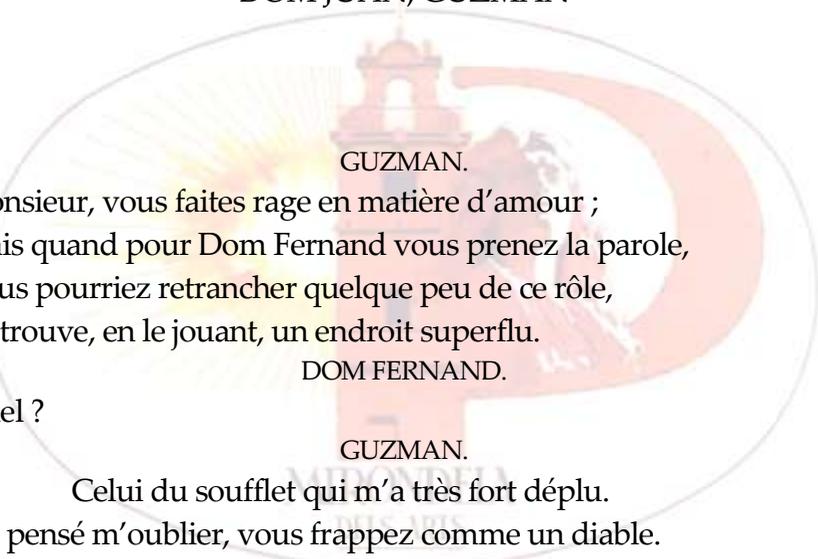
DOM FERNAND.

Adieu donc, je vous laisse,
D'Isabelle en ce lieu j'attendrai le retour.



Scène X

DOM JUAN, GUZMAN



GUZMAN.

Monsieur, vous faites rage en matière d'amour ;
Mais quand pour Dom Fernand vous prenez la parole,
Vous pourriez retrancher quelque peu de ce rôle,
J'y trouve, en le jouant, un endroit superflu.

DOM FERNAND.

Quel ?

GUZMAN.

Celui du soufflet qui m'a très fort déplu.
J'ai pensé m'oublier, vous frappez comme un diable.

DOM FERNAND.

C'est pour mieux conserver partout le vraisemblable.

GUZMAN.

On s'y doit attacher, mais il est certain cas
Où vraisemblablement il ne me plairait pas ;
J'en ai la conséquence, et me connais à vivre.

Scène XI

DOM FERNAND, JACINTE, GUZMAN



JACINTE.

Monsieur, on vous attend, et vous pouvez me suivre.

DOM FERNAND.

Ah ! c'est toi ? que de joie à mon cœur amoureux !

JACINTE.

Ma Maîtresse m'envoie, et vous êtes heureux.

Venez sans différer.

DOM FERNAND.

L'agréable nouvelle !

Mais où la dois-je voir ?

JACINTE.

Vous la verrez chez elle.

DOM FERNAND.

Et l'obstacle du Père ?

JACINTE.

Il est grand, mais enfin

On tient ouverte exprès la porte du jardin.

Ainsi vous entrerez sans qu'il le puisse apprendre.

Suivez de quelque pas.

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND, à *Gusman*.

J'avais raison d'attendre ;

Tu vois avec quel soin on cherche à me parler.

GUZMAN.

Garde aussi le Vieillard pour vous mieux régaler.



ACTE V



Scène première

ISABELLE, LÉONOR, BÉATRIX



ISABELLE.

La visite où pour vous ici je me dispense,
Peut-être choquera l'exacte bienséance,
Et quand pour Dom Félix on presse mon aveu,
Je n'entre point chez vous sans en rougir un peu.
Aussi quoi qu'à vous voir l'amitié m'autorise,
Je ne m'en croirais pas la liberté permise,
Si le voyant absent, je ne venais sans peur
De rencontrer le Frère où je cherche la Sœur.
Vous m'avez confié votre secrète flamme,
Et sachant ce que peut Dom Fernand sue votre âme,
Ce serait mal répondre à ce que je vous dois,
Que de vous refuser mon avis sur ce choix.

LÉONOR.

En l'état déplorable où l'amour m'a réduite,
J'ai bien besoin qu'on m'aide à régler ma conduite.
Cet Époux qu'à Séville un Père m'a choisi,
Fait le chagrin mortel dont mon cœur est saisi.

De moment en moment il doit ici paraître,
Et pleine du désordre où vous me voyez être,
J'ai mandé Dom Fernand pour résoudre avec lui
Ce que mon feu du sien peut attendre d'appui.
Comme il sait qui je suis, je n'ai plus lieu de feindre.

ISABELLE.

Donc à vous déclarer il a su vous contraindre ?

LÉONOR.

Quoi, ce n'est pas de vous qu'il tient tout mon secret ?

ISABELLE.

Peut-être pour le taire est-il assez discret ;
Mais s'il l'a su de moi, j'ai mauvaise mémoire.

LÉONOR.

Ce qu'il a fait tantôt m'obligeait à le croire.
De l'hymen qui me perd désespéré, jaloux,
Afin d'y mettre obstacle, il est venu chez nous.
À peine ai-je obtenu qu'il n'ait pas vu mon Père.

ISABELLE.

Cette chaleur d'amour ne doit pas vous déplaire,
Mais si son cœur pour vous nourrit des feux constants,
Vous êtes en danger de l'attendre longtemps.

LÉONOR.

Quoi, vous doutez qu'ici Jacinte ne l'amène ?

ISABELLE.

Je crains qu'à le trouver elle n'ait quelque peine,
Tout à l'heure, à mes yeux, on vient de l'arrêter.

LÉONOR.

Quel rude revers avais-je à redouter ?

Que le Sort m'est cruel !

ISABELLE.

J'ai pourtant un scrupule,

LE GALANT DOUBLÉ

Qui sur ce point encor me laisse peu crédule.
Je viens de la prison, où de tout mon pouvoir
J'ai tâché, mais en vain, d'obtenir de le voir ;
Le concierge en oppose une étroite défense.

LÉONOR.

Quel sujet avez-vous par là de défiance ?

ISABELLE.

C'est que j'en ai beaucoup de me persuader
Que jamais de la fourbe on ne sut mieux s'aider.
Ce même Dom Fernand qui vous voit, qui vous aime,
Doit être un Dionis qui m'en conte à moi-même,
Ou s'il ne l'était pas, le rapport est si grand,
Qu'il confond en effet plutôt qu'il ne surprend.
Béatrix n'y peut voir pour tant de ressemblance.

BÉATRIX.

J'en vois autant qu'il faut, et dis ce que je pense ;
Mais que ce soit le même, à quoi bon s'alarmer ?
Vous suffira-t-il pas qu'il sache bien aimer ?

LÉONOR.

En conter en tous lieux n'en est pas un bon signe.

BÉATRIX.

De votre amour par là vous le croiriez indigne ;
Ma foi, si la maxime avait lieu contre nous,
S'il est bien des galants, il serait peu d'Époux.
Se trouve-t-il encor de ces sottés cruelles
Qui se fâchent d'ouïr que l'on se meurt pour elles,
Et parmi tous nos droits, n'est-ce pas le plus vieux
D'ouvrir presque l'oreille aussitôt que les yeux ?
Il n'est pour un Amant fidélité qui tienne,
Tout ce qui flatte plaît, de quelque part qu'il vienne,

On écoute, et fît-on magasin de vertu,
Jamais pour des douceurs galant ne fut battu.
Qu'on y trouve à redire après tout, qu'on y glose,
La faculté d'ouïr est une belle chose,
Et qui jugera bien des malheurs les plus hauts,
Trouvera qu'être sourde est le plus grand des maux.
Pour moi, que la fleurette a toujours réjouie,
Je n'entretiens mes jours qu'au moyen de l'ouïe,
Et j'en aurais déjà vu le cours arrêté,
S'il m'en était échu quatre de surdité.

LÉONOR.

L'humeur de Béatrix n'aura jamais d'égale.
Malgré mon déplaisir j'écoute sa Morale ;
Mais elle adoucit peu ce que ma flamme craint,
S'il faut que Dom Fernand soit tel qu'on me le peint.

BÉATRIX.

Il me semble pourtant, que sans trop de mystère
De tout ce que je dis la conséquence est claire.
De même qu'en tous lieux il nous plaît d'écouter,
Les hommes de leur part prennent droit d'en conter ;
Mais de tant de galants dont la fleurette roule,
Il en est toujours un qu'on met hors de la foule.
Le cœur, quoi qu'il le cache, a son choix favori,
On préfère, et c'est là ce qui fait un Mari.
C'est ainsi qu'un Amant jamais ne se partage,
Que quelqu'une en secret n'ait toujours son hommage,
Et que ce Dom Fernand qui vous fait les yeux doux,
Peut protester à cent, et n'adorer que vous.

ISABELLE.

Enfin de sa prison, ou fausse, ou véritable,

LE GALANT DOUBLÉ

Dépend de ce qu'il est la preuve indubitable ;
C'est à quoi je m'arrête, et vous devez juger
Qu'ici votre intérêt me peut seul engager.
Je dois un cœur fidèle aux vœux de votre Frère,
Et quand à tous Objets son amour me préfère,
Le mien de ce qu'il vaut par ses respects instruit...
Mais, Dieux ! je vois Jacinte, et Dom Fernand la suit.

LÉONOR.

Que me disiez-vous donc, et quelles conjectures...

ISABELLE.

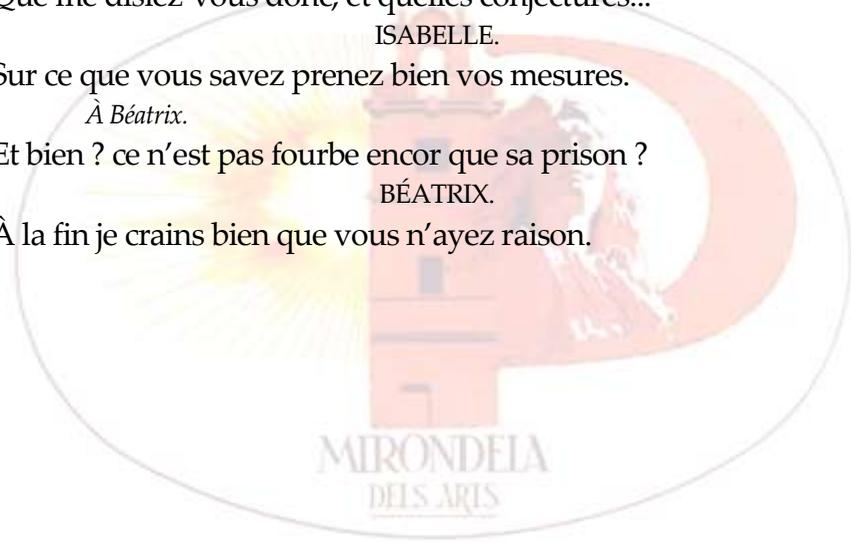
Sur ce que vous savez prenez bien vos mesures.

À Béatrix.

Et bien ? ce n'est pas fourbe encor que sa prison ?

BÉATRIX.

À la fin je crains bien que vous n'ayez raison.



MIRONDELA
DELS ARTS

Scène II

ISABELLE, LÉONOR, DOM FERNAND,
GUZMAN, JACINTE, BÉATRIX

DOM FERNAND, à *Guzman*.

Que je trouve Isabelle avec mon Inconnue ?

GUZMAN.

Nous avons tous notre heure, et la vôtre est venue,
Monsieur, c'est sans remède, il faut passer le pas.

LÉONOR, à *Dom Fernand*.

Vous voir est un bonheur que je n'attendais pas.
Sur un bruit, Dom Fernand, qui m'avait mise en peine,
J'avais lieu de tenir cette espérance vaine ;
On parlait de disgrâce, et d'emprisonnement.

DOM FERNAND, *montrant Isabelle*.

J'étais avec Madame en ce fâcheux moment,
Mais comme dans la Cour contre la violence
J'ai des Amis puissants qui prennent ma défense,
À peine ont-ils appris que j'étais arrêté,
Qu'ils ont fait de leur rang agir l'autorité.
Leur parole donnée a causé ma sortie.

LE GALANT DOUBLÉ

ISABELLE.

C'est avoir promptement dressé votre partie.
Leur envoyer l'avis, prendre leur caution,
Trouver, suivre Jacinte à l'assignation,
Le tout en moins d'une heure, et dans un temps si juste,
Qu'il semble qu'à vos vœux chaque moment s'ajuste ;
Qui pour aller si vite a des ressorts tout prêts,
S'il n'est quelque peu fourbe, a d'étranges secrets.

DOM FERNAND.

L'amour est un grand maître, et tout le favorise.

ISABELLE.

Mais tout à l'heure encor ce qui fait ma surprise,
Le Concierge semblait n'avoir pas le pouvoir
De souffrir seulement qu'un Ami vous pût voir.

DOM FERNAND.

C'est à quoi ma Partie avait su le contraindre ;
Mais il a vu bientôt qu'il n'avait rien à craindre,
Et trop de gens de marque ont répondu de moi.

LÉONOR.

Cependant il s'agit de prouver votre foi,
On me la rend suspecte, et si je l'en veux croire,
Je ne m'y puis fier sans hasarder ma gloire,
Il doit faire mal sûr recevoir vos serments.

DOM FERNAND.

Elle a conçu de moi d'étranges sentiments !
Mais hélas ! se peut-il, que les ayant su prendre,
Vous doutiez d'un amour et si pur et si tendre,
Et qu'un soupçon indigne et de vous et de moi,
Déshonorant mes vœux, fasse outrage à ma foi ?

LÉONOR.

Je tâcherais en vain, Dom Fernand, de vous taire,
Qu'un mouvement secret m'en rendit l'offre chère,
Et que rien à mon cœur ne peut être plus doux,
Que vous voir mériter ce qu'il ressent pour vous ;
Mais réduite à l'hymen qu'un Père me prépare
Si contre mon devoir mon cœur ne se déclare,
Songez que cet effort ne se doit hasarder
Que pour prix d'une foi qu'on veuille me garder.

DOM FERNAND.

Ah ! si brûler pour vous ne fait toute ma gloire...

LÉONOR.

Dans ce qu'on vous impute ai-je lieu de le croire ?
Tout ce que Dom Fernand me conte de douceurs,
Dom Dionis, dit-on, le sait conter ailleurs.
C'est sous deux divers noms que son cœur se partage.

DOM FERNAND.

Madame a contre moi rendu ce témoignage,
Je connais quelle erreur m'attire son courroux,
Mais je suis Dom Fernand, et je n'aime que vous.

ISABELLE.

Enfin de vos talents elle est bien informée.
Qu'elle aime là-dessus, qu'elle se croie aimée,
J'ai pour ses intérêts agi comme j'ai dû.

DOM FERNAND.

Et d'un soupçon si bas rien ne m'a défendu ?
Vous n'en voulez juger qu'à mon désavantage ?

LÉONOR.

Mais de Dom Dionis connaissant le visage,
Croirai-je qu'en effet elle ait pu s'abuser ?

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

Elle est du moins trop prompte à vouloir m'accuser.
Si l'on en croit le bruit dot elle a connaissance,
Avec ce Dom Dionis j'ai quelque ressemblance,
Et ce rapport de traits, sans doute surprenant,
M'ôte dans son esprit le nom de Dom Fernand.

ISABELLE.

Un rapport si fidèle a grand lieu de surprendre.

LÉONOR.

Mais peut-il être tel, qu'on s'y puisse méprendre,
Et que dans cet abus, la taille ni la voix...

DOM FERNAND.

L'autre, dit-on, Madame, est plus haut de deux doigts.
Aucun ne nous a vus, qui dans la ressemblance
N'ait marqué soudain beaucoup de différence,
Et de la vérité soutenant l'intérêt,
Béatrix vous dira que...

BÉATRIX.

Non pas, s'il vous plaît.

Avec tous vos détours vous m'aviez attrapé,
Mais j'en vois l'artifice, et je suis dédupée.
Vous savez donc ainsi vous faire prisonnier ?

DOM FERNAND.

Quoi, pour me perdre mieux, veux-tu...

BÉATRIX.

Point de quartier,

Je connais ma sottise, elle en vaut bien une autre,
Je le sais, mais ma foi, vous avouerez la vôtre,
Et nous éclaircirons votre genre douteux.

THOMAS CORNEILLE

LÉONOR.

Ce procédé pour vous n'a rien que de honteux.
Partout, sous divers noms, faire intrigues nouvelles ?

GUZMAN, *bas*.

Le voilà justement le cul entre deux selles ;
Pour en embrasser trop, il l'a bien mérité.

DOM FERNAND.

Ce reproche est sensible à ma fidélité ;
Mais si quelques soupçons vous tiennent en balance,
Le temps de mon amour prouvera la constance,
Et des soins si pressants la feront éclater,
Que vous n'aurez enfin aucun lieu d'en douter.

LÉONOR.

En vain cette assurance à mes soupçons s'oppose.
Dom Dionis ailleurs promet la même chose,
D'autres en ont ouï ce qu'il dit maintenant.

DOM FERNAND.

Laissez Dom Dionis, et croyez Dom Fernand ;
Je le suis, et ma foi vous en devrait répondre.

LÉONOR.

Mon doute me déplaît, je cherche à le confondre ;
Mais peut-on refuser de croire ce qu'on voit ?

BÉATRIX.

Puisqu'il veut l'être enfin consentez qu'il le soit,
Madame, et seulement tâchons de savoir comme
Il nous amène ici ce brave gentilhomme.

GUZMAN.

Je suis laquais d'honneur, et tu me fais grand tort.

DOM FERNAND.

C'est que m'ayant trouvé...

LE GALANT DOUBLÉ

ISABELLE.

Parlez pour lui d'abord !

Vous viendrez au secours, s'il sait mal vous connaître.
Parle, à qui donc es-tu ?

GUZMAN.

Moi ? je suis à mon Maître.

ISABELLE.

Et c'est Dom Dionis, que ce Maître ?

GUZMAN.

Il est vrai.

ISABELLE.

Est-ce lui que tu vois ?

GUZMAN.

Si c'est lui ? Je ne sais.

Puis-je le démêler d'avecque sa Figure ?

DOM FERNAND.

Ce que j'ai dit, Madame, est la vérité pure ;
Dom Dionis sans doute est un autre que moi.

BÉATRIX.

Mais nous l'avons laissé tantôt avecque toi.

GUZMAN.

L'ayant quitté depuis, je ne sais plus qu'en dire,
On me l'a pu changer, et j'en aurais le pire.

ISABELLE.

Mais tu l'aurais connu quand tu l'as abordé ?

GUZMAN.

Je m'avançais vers lui quand je l'ai vu mandé.
Ainsi j'ai cru devoir le suivre à l'aventure,
Dom Dionis, tant mieux ; Dom Fernand, je l'abjure.

LÉONOR.

Pour les pouvoir surprendre, ils s'entendent trop bien.

JACINTE.

Tous leurs déguisements ne vont servir de rien.
Quand la coiffe abaissée, allant en Inconnue,
J'ai trouvé ce matin Dom Fernand dans la rue ;
Et que de ma Maîtresse il a lu le billet,
Tu m'as complimentée, en fidèle Valet ;
Tu disais ton avis, c'était alors ton Maître ?

GUZMAN.

J'étais avecque lui ? moi ? cela ne peut-être,
À moins que le doublant comme il paraît ici,
Le Diable eût pris plaisir à me doubler aussi.

JACINTE.

Quel impudent valet ! Madame, je proteste...

BÉATRIX.

Enfin il faut ici jouer de votre reste.

DOM FERNAND, à Léonor.

Tout semble avoir juré ma perte auprès de vous ;
Mais je veux que du Ciel m'accable le courroux,
Si je ne suis...

LÉONOR.

Soyez tout ce qu'il vous plaît d'être,

Loin de prendre intérêt encor à vous connaître,
C'est un surcroît sensible à mes tristes ennuis,
Qu'on vous ait malgré moi découvert qui je suis.

DOM FERNAND.

Moi, je le sais, Madame, et vous êtes capable
De vouloir insulter au sort d'un misérable,
Qui du plus pur amour se sentant consumer,
Ignore en vous aimant qui le force d'aimer ?

LE GALANT DOUBLÉ

LÉONOR.

Quoi, jaloux d'un hymen que je n'ai pu vous taire,
Vous n'êtes point venu pour parler à mon Père,
Lui proposer de rompre ?

DOM FERNAND.

Où prendre sa maison ?

Où le chercher enfin si j'ignore son nom ?

LÉONOR.

Ah ! c'est trop soutenir un lâche stratagème.
Nier obstinément ce que j'ai vu moi-même,
Et de l'art de fourber se tenant glorieux,
Démentir à la fois mon oreille et mes yeux !
Je n'en demande point une preuve plus forte,
Adieu. Va du Jardin le remettre à la porte,
Jacinte, je rougis de l'avoir écouté.

DOM FERNAND.

Je n'avouerai jamais ce qui m'est imputé ;
Mais pour vous témoigner que ma flamme est sincère,
Faites-moi tout à l'heure entretenir ce Père,
Qu'instruit de la naissance, il puisse examiner
Si je vous ai rien dit qu'on doive soupçonner.

LÉONOR.

Enfin je ne veux point m'éclaircir davantage.
Pour un autre à l'hymen sa parole m'engage,
Il le veut, il l'ordonne, et je dois obéir.

DOM FERNAND.

Ô Ciel ! pour mon Rival chercher à me trahir !
Madame, songez mieux...

JACINTE.

Parlez bas, je vous prie ;

THOMAS CORNEILLE

Madame, le bonhomme est dans la galerie,
Je crois qu'il vient ici.

GUZMAN.

Monsieur, tout est perdu.

LÉONOR.

Après ce que j'ai fait ce malheur m'est bien dû.

ISABELLE.

Songez à les cacher ; s'il faut qu'il les surprenne...

JACINTE.

Entrez ici...

DOM FERNAND.

Non, non, la prévoyance est vaine,

En l'état où je suis il faut tout hasarder.

LÉONOR.

N'espérez pas...

DOM FERNAND.

L'amour saura me seconder.

LÉONOR.

Donc à ne craindre rien le péril vous anime ?

GUZMAN.

Bon pour lui, mais pour moi, qui suis pusillanime,

Mesdames, n'est-il point dans ce mortel danger

Quelque endroit charitable où me pouvoir loger ?

JACINTE.

Je l'entends à sa toux, vous l'aller voir paraître,

Entrez vite...

GUZMAN.

Eh, Monsieur !

DOM FERNAND.

Mon malheur ne peut croître,

Il faut avec éclat justifier ma foi.

LE GALANT DOUBLÉ

LÉONOR.

Mais cet éclat me perd.

DOM FERNAND.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?

N'est-ce pas Dom Juan ?

GUZMAN.

Et de plus le Beau-père.

DOM FERNAND.

Où suis-je, et que croirai-je ?

LÉONOR.

Hélas ! que dois-je faire ?

ISABELLE.

Préparez quelque excuse, et je vous aiderai.



Scène III

DOM DIÈGUE, DOM JUAN, ISABELLE,
LÉONOR, DOM FERNAND, BÉATRIX, JACINTE, GUZMAN

DOM DIÈGUE, à *Dom Juan*.

D'où naît ce changement, si vous m'avez dit vrai ?
J'aperçois Dom Fernand.

DOM FERNAND, à *Dom Diègue*.

Ah ! Monsieur.

LÉONOR.

Ah ! mon Père,

De ma témérité vous serez en colère ;
Mais quand vous apprendrez...

DOM DIÈGUE.

Je vois que tu rougis,

D'avoir reçu sans moi Dom Fernand de Solis ;
Mais le titre d'Époux qu'il a droit de prétendre,
Souffre la liberté que nous te voyons prendre.
Sans doute qu'à tes vœux mon choix a répondu ?

LÉONOR, à *Jacinte*.

Dom Fernand de Solis ! ai-je bien entendu ?

LE GALANT DOUBLÉ

DOM FERNAND.

L'Inconnue est sa Fille ! Ah ! Guzman, quelle gloire !

DOM DIÈGUE.

Si ton bonheur est tel que j'ai lieu de le croire,
Il faut que je te loue au moins d'avoir eu soin
Que l'aimable Isabelle en pût être témoin.

ISABELLE.

Comme pour Léonor une forte tendresse
Toujours dans son destin veut que je m'intéresse,
Le choix de Dom Fernand ne peut m'être que cher,
S'il est digne du cœur qu'il tâche de toucher.

DOM FERNAND.

C'est dont je n'ose encor me souffrir l'espérance,
Et ce doute cruel me réduit au silence.
Madame, quoi qu'un Père autorise mes vœux,
Son aveu sans le vôtre en vain me rend heureux ;
Mon cœur ne reconnaît que votre seul empire.
Parlez expliquez-vous.

LÉONOR.

Je l'ai déjà su dire,
Mon Père ayant des droits que je ne puis trahir,
S'il a choisi pour moi, je ne sais qu'obéir.

DOM JUAN.

Ainsi par cet aveu votre soupçon s'efface.
Mais de Dom Dionis obtiendrons-nous la grâce ?
Madame...

ISABELLE.

C'est assez, votre jeu concerté
N'a pas surpris en moi trop de crédulité.

THOMAS CORNEILLE

DOM DIÈGUE, à *Isabelle*.

Enfin dans le bonheur qu'ici le Ciel m'envoie,
Un mot de votre bouche achèverait ma joie.
Madame, Dom Félix, dont j'attends le retour...

ISABELLE.

Vous m'avez pour répondre accordé plus d'un jour,
Suffit que je l'estime, et que je ne puis taire
Que la Sœur près de moi peut beaucoup pour le Frère.

DOM DIÈGUE.

Je ne demande rien après ce doux espoir.

DOM JUAN.

Il ne nous reste plus que Guzman à pourvoir ;
C'est à lui de choisir entre les deux Suivantes.

GUZMAN.

Ah ! Béatrix.

BÉATRIX.

Et bien, est-ce fait ?

GUZMAN.

Tu me tentes,

Et si je m'arrêtais à jeter l'œil sur toi,
Le Diable pourrait bien être plus fin que moi.

BÉATRIX.

Quoi, tu doutes ?

GUZMAN.

Vois-tu ? l'hymen dont tu me pries
Doit durer un peu plus que tes friponneries.
Pour un bail de six mois je pourrais hasarder,
Mais ma foi, pour toujours, Dieu m'en veuille garder.
Tous ces friands attraites qui parent ton visage,
Sont meubles de haut prix mal propres au ménage,

LE GALANT DOUBLÉ

Et je tiendrais heureux qui les doit posséder,
S'il ne fallait toujours que voir et regarder.
Mais, chère Béatrix, qui sous l'hymen se range,
Fait tout comme un autre homme, il boit encor et mange.
Partant, Jacinte, tiens.

JACINTE.

Tu la quittes pour moi ?

GUZMAN.

Va, touche.

BÉATRIX.

Pauvre fou ! j'aurais voulu de toi ?

Dans quelle folle erreur ton esprit s'enveloppe !

Sais-tu que j'ai fait tirer ton horoscope,

Et que le moindre honneur qui me puisse être acquis

C'est avant qu'il soit peu d'épouser un Marquis ?

Peut-être même un Duc, ou plus.

GUZMAN.

Le doux augure !

Bonsoir, belle Marquise, ou Duchesse future.

Le Ciel...

DOM JUAN.

Va, Béatrix, n'écoute plus ce fat,

Je vais faire ériger ma terre en Marquisat,

Et si dans ce temps-là ta foi n'est point promise,

Prends-en la mienne ici, je te ferai Marquise.

Comme en toi je choisis l'objet le plus parfait,

J'en sais qui m'ont trouvé peut-être assez bien fait,

Je plais où je veux plaire, et suis assez de mise.

BÉATRIX.

Nous n'avons pas besoin tous deux qu'on nous le dise,

Et si je crois valoir qu'on ait des yeux pour moi
Vous avez pour vous-même autant de bonne foi.
Mais, à bien prendre tout, quoi qu'un peu plus grand' Dame,
Je n'en serais pas mieux pour être votre Femme,
Et nous n'irions pas loin ensemble à communs frais,
Qu'il ne fût question de venir au rabais.
De l'humeur dont je suis, de l'humeur dont vous êtes,
Je crois qu'assez souvent nous ferions bourses nettes.
Nous sommes en défauts opposés tant soit peu,
J'aime fort la dépense, et vous aimez le jeu.
L'un de l'autre par là nous nous verrions les dupes ;
Je voudrais de l'argent pour acheter des jupes,
Et loin de m'en fournir comme j'aurais pensé,
Peut-être ce jour-là vous auriez tout massé ;
Un point, ou de Venise, ou de quelque autre mode,
Serait d'un tope et tingué une suite incommode,
Et vous enrageriez cent fois tout votre saoul,
Quand vous me verriez brave, et n'auriez pas le sou.
Si la nécessité se trouvait trop pressante,
On prendrait au besoin un peu d'argent en rente,
La somme doublerait, elle ferait éclat,
Et la terre saisie, adieu le Marquisat.
Voilà comme le tout s'en irait en fumée.

DOM JUAN.

Je n'ai pas avec toi méchante renommée.
Puisque tu me connais, n'allons pas plus avant,
Aussi bien nous pourrions nous quereller souvent,
Au lieu que demeurant aux termes où nous sommes,
Tu verras que je suis le plus ardent des hommes,

LE GALANT DOUBLÉ

Et que tant que le jeu me laissera de quoi,
Si tu prends à crédit, j'irai payer pour toi.

